

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE PÈRE DE FAMILLE

DIDEROT, DENIS

Comédie — 1758

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PÈRE DE FAMILLE	255 rép.	MONSIEUR LE BON	5 rép.
SAINT-ALBIN	232 rép.	DESCHAMPS	5 rép.
COMMANDEUR	170 rép.	MADAME PAPILLON	2 rép.
CÉCILE	158 rép.	COMMANDEUR DIT À GERMEUIL	1 rép.
SOPHIE	89 rép.	FILLE DE BOUTIQUE	1 rép.
GERMEUIL	81 rép.	PÈRE DE GERMEUIL	1 rép.
MADAME HÉBERT	22 rép.	CÉCILE ET SAINT-ALBIN	1 rép.
MADemoiselle CLAIRET	14 rép.	MADAME HÉBERT ET MONSIEUR LE BON	1 rép.
LA BRIE	7 rép.	SAINT-ALBIN ET CÉCILE	1 rép.
PHILIPPE	6 rép.	EXEMPT	1 rép.

*Personnages muets & suite : Monsieur D'ORBESSON, MONSIEUR le COMMANDEUR d'AUVILE, AUTRES DOMESTIQUES, Une des OUVRIÈRE, M. *** , Un PAYSAN, Un EXEMPT*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	31
ACTE III	86
ACTE IV	114
ACTE V	141

ACTE I

SCÈNE I

Le père de famille, le commandeur, Cécile, Germeuil.

(Le théâtre représente une salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendule, etc. C'est celle du père de famille. La nuit est fort avancée. Il est entre cinq et six heures du matin. Sur le devant de la salle, on voit le père de famille qui se promène à pas lents. Il a la tête baissée, les bras croisés, et l'air tout à fait pensif. Un peu sur le fond, vers la cheminée qui est à l'un des côtés de la salle, le commandeur et sa nièce font une partie de trictrac. Derrière le commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture, pour regarder tendrement Cécile, dans les moments où elle est occupée de son jeu, et où il ne peut en être aperçu. Le commandeur se doute de ce qui se passe derrière lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvements.)

(Les bougies sont sur le point de finir.)

CÉCILE

Mon oncle, qu'avez-vous ? Vous me paraissez inquiet. Le Commandeur, en s'agitant dans son fauteuil. Ce n'est rien, ma nièce. Ce n'est rien.

(Germeuil va sonner. Le commandeur saisit ce moment pour déplacer son fauteuil et le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il était ; et le commandeur dit au laquais qui entre :)

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le commandeur et sa nièce jouent alternativement, et nomment leurs dés.)

LE COMMANDEUR DIT À GERMEUIL

Monsieur, voudriez-vous bien sonner ? Des bougies. Six cinq.

GERMEUIL

Il n'est pas malheureux.

5

LE COMMANDEUR

Je couvre de l'une ; et je passe l'autre.

CÉCILE

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école...

LE COMMANDEUR *(à Germeuil)*

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE

Six points d'école...

10

LE COMMANDEUR

Cela me distrait ; et ceux qui regardent derrière moi m'inquiètent.

CÉCILE

Six et quatre que j'avais, font dix. Le Commandeur, toujours à Germeuil. Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement ; et vous me ferez plaisir.

SCÈNE II

Le père de famille, le Commandeur, Cécile, Germeuil, La Brie.

15

(La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut ; et lorsqu'il est sur le point de sortir, le père de famille l'appelle.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés ?... Hélas !
Ni l'un ni l'autre. La Brie !

LA BRIE

Monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE *(après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver et de se promener)*

Où est mon fils ?

LA BRIE

Il est sorti.

20

LE PÈRE DE FAMILLE

À quelle heure ?

LA BRIE

Monsieur, je n'en sais rien.

(Encore une pause.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Et vous ne savez pas où il est allé ?

LA BRIE

Non, monsieur.

LE COMMANDEUR

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

25

CÉCILE

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR *(ironiquement et brusquement)*

Ma nièce, songez au vôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE *(à La Brie, toujours en se promenant et rêvant)*

Il vous a défendu de le suivre ?

(feignant de ne pas entendre)

LA BRIE *(feignant de ne pas entendre)*

Monsieur ?

LE COMMANDEUR

Il ne répondra pas à cela. Terne.

30

LE PÈRE DE FAMILLE *(toujours en se promenant et rêvant)*

Y a-t-il longtemps que cela dure ?

ACTE I · SCÈNE II

(feignant de ne pas entendre)

LA BRIE *(feignant de ne pas entendre)*

Monsieur ?

LE COMMANDEUR

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PÈRE DE FAMILLE

Que cette nuit me paraît longue !

(À Germeuil qui rit.)

(La Brie est sorti. La partie de trictrac finit. Le Commandeur, Cécile et Germeuil s'approchent du père de famille.)

LE COMMANDEUR

Qu'il en vienne encore un, et j'ai perdu. Le voilà. Riez, monsieur, ne vous contraignez pas.

35

SCÈNE III

Le père de famille, le commandeur, Cécile, Germeuil.

LE PÈRE DE FAMILLE

Dans quelle inquiétude il me tient ! Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

LE COMMANDEUR

Et qui sait cela ?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour cette nuit.
Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

40

LE PÈRE DE FAMILLE

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, et beaucoup celle de ma soeur. C'était, Dieu lui pardonne ! Une femme unique pour gâter ses enfants.

CÉCILE *(peinée)*

Mon oncle !

45

LE COMMANDEUR

J'avais beau dire à tous les deux : prenez-y garde, vous les perdez.

CÉCILE

Mon oncle !

LE COMMANDEUR

Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en serez martyrs quand ils seront grands.

CÉCILE

Monsieur le commandeur !

50

LE COMMANDEUR

Bon, est-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Il ne vient point.

(La pendule sonne six heures.)

LE COMMANDEUR

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine est arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter... Entre nous, j'en doute... Mais, voilà ⁵⁵ six heures qui sonnent... Je me sens las... J'ai des douleurs dans les jambes, comme si ma goutte voulait me reprendre. Je ne vous suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe de chambre, et me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frère... Entendez-vous ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Adieu, monsieur le commandeur.

60

LE COMMANDEUR *(en s'en allant)*

La Brie.

(arrivant)

LA BRIE *(arrivant)*

Monsieur ?

LE COMMANDEUR

Éclairez-moi ; et quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCÈNE IV

Le père de famille, Cécile, Germeuil.

LE PÈRE DE FAMILLE *(après s'être encore promené tristement)*

Ma fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

65

CÉCILE

Mon père, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PÈRE DE FAMILLE

Je vous sais gré de cette attention ; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CÉCILE

Mon père, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

70

LE PÈRE DE FAMILLE

Je veux rester, il faut que je lui parle.

CÉCILE

Mon frère n'est plus un enfant.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit ?

CÉCILE

Mon père...

(En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.)

(Cécile sort. Germeuil se dispose à la suivre ; mais le père de famille le retient, et lui dit :)

LE PÈRE DE FAMILLE

Je l'attendrai. Il me verra. Allez, ma fille, allez. Je sais que vous m'aimez.⁷⁵
Germeuil, demeurez.

SCÈNE V

Le père de famille, Germeuil.

LE PÈRE DE FAMILLE *(comme s'il était seul, et en regardant aller Cécile)*

Son caractère a tout à fait changé. Elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité...
Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas ! Depuis que j'ai perdu ma
femme et que le commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est ⁸⁰
éloigné !... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes en-
fants !... Ses vues ambitieuses, et l'autorité qu'il a prise dans ma maison,
me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la
paix et dans l'union. L'humeur inquiète et tyrannique de cet homme
nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse ; je suis soli-
taire au sein de ma famille, et je pérís... Mais le jour est prêt à paraître, ⁸⁵
et mon fils ne vient point ! Germeuil, l'amertume a rempli mon âme. Je
ne puis plus supporter mon état...

GERMEUIL

Vous, monsieur !

LE PÈRE DE FAMILLE

Oui, Germeuil.

90

GERMEUIL

Si vous n'êtes pas heureux, quel père l'a jamais été ?

(Il soupire, il pleure.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Aucun... Mon ami, les larmes d'un père coulent souvent en secret... Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL

Monsieur, que faut-il que je fasse ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Tu peux, je crois, la soulager.

95

GERMEUIL

Ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE

Je n'ordonnerai point ; je prierai. Je dirai : Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin ; si, depuis tes plus jeunes ans, je t'ai marqué de la tendresse, et si tu t'en souviens ; si je ne t'ai point distingué de mon fils ; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est et me sera toujours

100

présent... Je t'afflige ; pardonne, c'est la première fois de ma vie, et ce sera la dernière... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune et remplacer un père à ton égard ; si je t'ai chéri ; si je t'ai gardé chez moi malgré le commandeur à qui tu déplaïs ; si je t'ouvre aujourd'hui mon coeur, reconnais mes bienfaits, et réponds à ma confiance.

105

GERMEUIL

Ordonnez, monsieur, ordonnez.

LE PÈRE DE FAMILLE

Ne sais-tu rien de mon fils ?... Tu es son ami ; mais tu dois être aussi le mien... Parle... Rends-moi le repos, ou achève de me l'ôter... Ne sais-tu rien de mon fils ?

GERMEUIL

Non, monsieur.

110

LE PÈRE DE FAMILLE

Tu es un homme vrai ; et je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un père dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, et qu'il en fait mystère au seul homme qu'il aime ?... Germeuil, je tremble que cet enfant...

115

GERMEUIL

Vous êtes père ; un père est toujours prompt à s'alarmer.

LE PÈRE DE FAMILLE

Tu ne sais pas ; mais tu vas savoir et juger si ma crainte est précipitée... Dis-moi, depuis un temps, n'as-tu pas remarqué combien il est changé ?

GERMEUIL

Oui ; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage ; moins recherché dans sa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez ; il a pris en dégoût les dissipations de son âge ; il fuit ses complaisants, ses frivoles amis ; il aime à passer les journées retiré dans son cabinet ; il lit, il écrit, il pense. Tant mieux ; il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.¹²⁰

LE PÈRE DE FAMILLE

Je me disais cela comme toi ; mais j'ignorais ce que je vais t'apprendre...¹²⁵
Écoute... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, et ces absences de nuit qui m'effrayent...

GERMEUIL

Ces absences et cette réforme ? ...

(Germeuil paraît surpris.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Ont commencé en même temps. Oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL

Cela est singulier.

¹³⁰

LE PÈRE DE FAMILLE

Cela est. Hélas ! Le désordre ne m'est connu que depuis peu ; mais il a duré... Arranger et suivre à la fois deux plans opposés ; l'un de régularité qui nous en impose de jour, un autre de dérèglement qui remplit la nuit ; voilà ce qui m'accable... Que, malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets ; qu'il se soit rendu maître des

¹³⁵

portes de ma maison ; qu'il attende que je repose ; qu'il s'en informe secrètement ; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toute sorte de temps, à toute heure ; c'est peut-être plus qu'aucun père ne puisse souffrir, et qu'aucun enfant de son âge n'eût osé... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions... Ah ! Mon ami ! ... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout à coup se masquer, et se contraindre à ce point ?... Je regarde dans l'avenir ; et ce qu'il me laisse entrevoir, me glace... S'il n'était que vicieux, je n'en désespérerais pas ; mais s'il joue les moeurs et la vertu !...

GERMEUIL

En effet, je n'entends pas cette conduite ; mais je connais votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

LE PÈRE DE FAMILLE

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchants ; et maintenant avec qui penses-tu qu'il vive ? ... Tous les gens de bien dorment quand il veille... Ah ! Germeuil ! ... Mais il me semble que j'entends quelqu'un... C'est lui peut-être... Éloigne-toi.

SCÈNE IV

(Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, et dit tristement :)

(Il se promène un peu, puis il dit :)

(Il cherche du repos ; il n'en trouve point, et il dit :)

(Il se lève brusquement, et dit :)

LE PÈRE DE FAMILLE *(seul)*

Je n'entends plus rien. Asseyons-nous. Je ne saurais... Quels pressentiments s'élèvent au fond de mon âme, s'y succèdent et l'agitent !... Ô coeur trop sensible d'un père, ne peux-tu te calmer un moment !... À l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé... sa fortune... ses moeurs... Que sais-je ? Sa vie... son honneur... le mien... Quelles idées me poursuivent !

155

SCÈNE VII

Le père de famille, un inconnu.

(Tandis que le père de famille erre, accablé de tristesse, entre un inconnu, vêtu comme un homme du peuple, en redingote et en veste, les bras cachés sous sa redingote, et le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paraît plongé dans la peine et la rêverie. Il traverse sans apercevoir personne.)

(L'inconnu : point de réponse.)

(L'inconnu : point de réponse encore.)

(Le Père De Famille relève lentement le chapeau de l'inconnu, reconnaît son fils, et s'écrie.)

(Il pousse des accents douloureux ; il s'éloigne, il revient, il dit :)

LE PÈRE DE FAMILLE *(qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, et lui dit :)*

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? L'Inconnu. Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Ciel ! ... C'est lui !... C'est lui !... Mes funestes pressentiments, les voilà donc accomplis !... Ah ! ... Je veux lui parler... Je tremble de l'entendre... Que vais-je savoir !... J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

160

SAINT-ALBIN *(en s'éloignant de son père, et soupirant de douleur)*

Ah !

LE PÈRE DE FAMILLE *(le suivant)*

Qui es-tu ? D'où viens-tu ?... Aurais-je eu le malheur ?

165

SAINT-ALBIN *(s'éloignant encore)*

Je suis désespéré.

LE PÈRE DE FAMILLE

Grand dieu ! Que faut-il que j'apprenne !

SAINT-ALBIN *(revenant et s'adressant à son père)*

Elle pleure, elle soupire, elle songe à s'éloigner ; et si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PÈRE DE FAMILLE

Qui, elle ?

170

SAINT-ALBIN

Sophie... Non, Sophie, non... Je périrai plutôt.

LE PÈRE DE FAMILLE

Qui est cette Sophie ?... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, et l'effroi qu'il me cause ?

SAINT-ALBIN (*en se jetant aux pieds de son père*)

Mon père, vous me voyez à vos pieds ; votre fils n'est pas indigne de vous. Mais il va périr ; il va perdre celle qu'il chérit au delà de la vie ; vous seul pouvez la lui conserver. écoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi. 175

LE PÈRE DE FAMILLE

Parle, cruel enfant ; aie pitié du mal que j'endure.

SAINT-ALBIN (*toujours à genoux*)

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté ; si dès mon enfance j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre ; si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas ; conservez-moi Sophie ; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain... Voyez-la, détournez-la de son projet... la vie de Votre fils en dépend... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfants, et vous serez le plus heureux de tous les pères. 180 185

(*À son fils.*)

LE PÈRE DE FAMILLE (*à part*)

Dans quel égarement il est tombé ! Qui est-elle, cette Sophie, qui est-elle ?

(*En saisissant la main de son père.*)

SAINT-ALBIN (*relevé, allant et venant avec enthousiasme*)

Elle est pauvre, elle est ignorée ; elle habite un réduit obscur. Mais c'est un ange, c'est un ange ; et ce réduit est le ciel. Je n'en descendis jamais 190

sans être meilleur. Je ne vois rien dans ma vie dissipée et tumultueuse à comparer aux heures innocentes que j'y ai passées. J'y voudrais vivre et mourir, dussé-je être méconnu, méprisé du reste de la terre... Je croyais avoir aimé, je me trompais... C'est à présent que j'aime... Oui... J'aime pour la première fois.

195

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous vous jouez de mon indulgence, et de ma peine. Malheureux, laissez-là vos extravagances ; Regardez-vous, et répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement ? Que m'annonce-t-il ?

SAINT-ALBIN

Ah, mon père ! C'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

200

LE PÈRE DE FAMILLE

Comment ? Parlez.

SAINT-ALBIN

Il a fallu me rapprocher de son état ; il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE

J'écoute, et j'attends.

SAINT-ALBIN

Près de cet asile écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma dernière ressource.

205

LE PÈRE DE FAMILLE

Eh bien ? ...

SAINT-ALBIN

À côté de ce réduit... Il y en avait un autre.

LE PÈRE DE FAMILLE

Achevez.

SAINT-ALBIN

Je le loue, j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent ; je m'y loge, et je deviens son voisin, sous le nom de Sergi, et sous cet habit. 210

LE PÈRE DE FAMILLE

Ah ! Je respire ! ... Grâce à Dieu, du moins, je ne vois plus en lui qu'un insensé.

SAINT-ALBIN

Jugez si j'aimais !... Qu'il va m'en coûter cher !... Ah ! 215

LE PÈRE DE FAMILLE

Revenez à vous, et songez à mériter par une entière confiance le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN

Mon père, vous saurez tout. Hélas ! Je n'ai que ce moyen pour vous fléchir !... La première fois que je la vis, ce fut à l'église. Elle était à genoux au pied des autels, auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pour sa 220

mère ; elle attachait tous les regards... Ah ! Mon père, quelle modestie ! Quels charmes !... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi. Quel trouble j'éprouvai ! Avec quelle violence mon coeur palpita ! Ce que je ressentis ! Ce que je devins !... Depuis cet instant, je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit,²²⁵ m'agita partout. J'en perdus la gaieté, la santé, le repos. Je ne pus vivre sans chercher à la retrouver. J'allais partout où j'espérais de la revoir. Je languissais, je périssais, vous le savez, lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnait se nommait Madame Hébert ; que Sophie l'appelait sa bonne ; et que, reléguées toutes deux à un quatrième²³⁰ étage, elles y vivaient d'une vie misérable... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, les offres que je fis, tous les projets que je formai ? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle !... Ah ! Mon père, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête ou s'en éloigne !... Vous ignorez ce que je²³⁵ dois à Sophie, vous l'ignorez... Elle m'a changé, je ne suis plus ce que j'étais... Dès les premiers instants, je sentis les désirs honteux s'éteindre dans mon âme, le respect et l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide ; de jour en jour je le devins davantage ; et²⁴⁰ bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et que font ces femmes ? Quelles sont leurs ressources ?

SAINT-ALBIN

Ah ! Si vous connaissiez la vie de ces infortunées ! Imaginez que leur travail commence avant le jour, et que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet : une toile dure et grossière est entre les doigts²⁴⁵ tendres et délicats de Sophie, et les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumière d'une lampe. Elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépouillés ; une table de bois, deux chaises de paille,

un grabat, voilà ses meubles... Ô ciel ! Quand tu la formas, était-ce là le sort que tu lui destinais ?

250

LE PÈRE DE FAMILLE

Et comment eûtes-vous accès ? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN

Il est inouï tout ce qui s'y opposait, tout ce que je fis. établi auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir ; mais quand je les rencontrais en descendant, en montant, je les saluais avec respect. Le soir, quand je rentrais (car le jour on me croyait à mon travail), j'allais doucement frapper à leur porte, et je leur demandais les petits services qu'on se rend entre voisins ; comme de l'eau, du feu, de la lumière. Peu à peu elles se firent à moi ; elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimaient pas sortir à la nuit ; j'allais et je venais pour elles.

255

260

LE PÈRE DE FAMILLE

Que de mouvements et de soins ! Et à quelle fin ! Ah ! Si les gens de bien !... Continuez.

SAINT-ALBIN

Un jour, j'entends frapper à ma porte ; j'ouvre : c'était la bonne. Elle entre sans parler, s'assied et se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. « Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misère, j'y suis faite ; mais cette enfant me désole... » Qu'a-t-elle ? Que vous est-il arrivé ?... « Hélas ! répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage ; et nous sommes sur le point de manquer de pain. » - Ciel ! m'écriai-je, tenez, allez, courez. » Après cela... Je me renfermai, et l'on ne me vit plus.

265

270

LE PÈRE DE FAMILLE

J'entends, voilà le fruit des sentiments qu'on leur inspire ; ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT-ALBIN

On s'aperçut de ma retraite, et je m'y attendais. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis : je l'interrogeai sur leur situation ; je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer
275 notre indigence, et de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés ; j'insistai, et l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie. Hélas ! Elle a bien peu duré, et qui sait combien ma peine durera ! Hier, j'arrivai à mon ordinaire, Sophie était seule ; elle avait les coudes appuyés sur sa table, et la tête penchée sur sa main ; son ouvrage était tombé à ses
280 pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendît ; elle soupirait. Des larmes s'échappaient d'entre ses doigts, et coulaient le long de ses bras. Il y avait déjà quelque temps que je la trouvais triste... Pourquoi pleurait-elle ? Qu'est-ce qui l'affligeait ? Ce n'était plus le besoin ; son travail et mes attentions pourvoyaient à tout... Menacé du seul malheur que je re-
285 doutais, je ne balançai point, je me jetai à ses genoux. Quelle fut sa surprise ! « Sophie, lui dis-je, vous pleurez ? Qu'avez-vous ? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi ; de grâce, parlez-moi. » Elle se taisait. Ses larmes continuaient de couler. Ses yeux, où la sérénité n'était plus, noyés dans les pleurs, se tournaient sur moi, s'en éloignaient, y reve-
290 naient. Elle disait seulement : « Pauvre Sergi, malheureuse Sophie ! » Cependant j'avais baissé mon visage sur ses genoux, et je mouillais son tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me lève, je cours à elle, je l'interroge ; je reviens à Sophie, je la conjure. Elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi ; je marche dans la chambre, sans savoir
295 ce que je fais. Je m'écrie douloureusement : « c'est fait de moi ; Sophie, vous voulez nous quitter : c'est fait de moi. » À ces mots ses pleurs redoublent, et elle retombe sur sa table comme je l'avais trouvée. La lueur pâle et sombre d'une petite lampe éclairait cette scène de douleur, qui a

duré toute la nuit. À l'heure que le travail est censé m'appeler, je suis sorti ; et je me retirais ici accablé de ma peine...

300

LE PÈRE DE FAMILLE

Tu ne pensais pas à la mienne.

SAINT-ALBIN

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE

Que voulez-vous ? Qu'espérez-vous ?

SAINT-ALBIN

Que vous mettez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis ; que vous verrez Sophie, que vous lui parlerez, que...

305

LE PÈRE DE FAMILLE

Jeune insensé !... Et savez-vous qui elle est ?

SAINT-ALBIN

C'est là son secret. Mais ses moeurs, ses sentiments, ses discours n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement : tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, et qui la rend impénétrable sur son état !... Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie !... Vous vous souvenez bien de maman... Vous soupirez. Eh bien ! C'est elle. Mon papa, voyez-la ; et si votre fils vous a dit un mot...

310

LE PÈRE DE FAMILLE

Et cette femme chez qui elle est, ne vous en a rien appris ?

315

SAINT-ALBIN

Hélas ! Elle est aussi réservée que Sophie ! Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette enfant est venue de province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir ni la secourir. J'ai profité de cette confiance pour adoucir sa misère, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, et il n'y a que moi qui le sache.

320

LE PÈRE DE FAMILLE

Avez-vous dit que vous aimiez ?

SAINT-ALBIN *(avec vivacité)*

Moi, mon père ?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserais.

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

SAINT-ALBIN

Pardonnez-moi... Hélas ! Quelquefois je l'ai cru !...

325

LE PÈRE DE FAMILLE

Et sur quoi ?

SAINT-ALBIN

Sur des choses légères qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, son visage s'éclaircissait à mon arrivée, son regard s'animait, elle avait plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendait. Souvent elle m'a plaint d'un

330

travail qui prenait toute ma journée, et je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit, pour m'arrêter plus longtemps.

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous m'avez tout dit ?

SAINT-ALBIN

Tout.

LE PÈRE DE FAMILLE *(après une pause)*

Allez vous reposer... Je la verrai.

335

SAINT-ALBIN

Vous la verrez ? Ah, mon père ! Vous la verrez ! ... Mais songez que le temps presse...

LE PÈRE DE FAMILLE

Allez, et rougissez de n'être pas plus occupé des alarmes que votre conduite m'a données, et peut me donner encore.

SAINT-ALBIN

Mon père, vous n'en aurez plus.

340

SCÈNE VIII

LE PÈRE DE FAMILLE *(seul)*

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les âmes bien nées !... À peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre... Quel sort !... Mais peut-être

m'alarmai-je encore trop tôt... Un jeune homme passionné, violent, s'exagère à lui-même, aux autres... Il faut voir... Il faut appeler ici cette ³⁴⁵ fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je ? ...

SCÈNE IX

Le père de famille, Le Commandeur en robe de chambre et en bonnet de nuit.

LE COMMANDEUR

Eh bien ! Monsieur D'Orbesson, vous avez vu votre fils ? De quoi s'agit-il ?

350

LE PÈRE DE FAMILLE

Monsieur le commandeur, vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR

Un mot, s'il vous plaît... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin, n'est-ce pas ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Mon frère...

LE COMMANDEUR

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis ³⁵⁵ que votre chère fille et ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, et, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PÈRE DE FAMILLE

Mon frère, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos ?

LE COMMANDEUR

Ils s'aiment ; c'est moi qui vous le dis.

360

(Le père de famille entraîne le commandeur hors de la scène tandis qu'il parle.)

LE PÈRE DE FAMILLE *(impatience)*

Eh bien ! Je le voudrais.

LE COMMANDEUR

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir, ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, et sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive et défensive envers et contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu !... Hâtez-vous de les séparer ; c'est moi qui vous le dis...

365

LE PÈRE DE FAMILLE

Allons, monsieur le commandeur, entrons ; entrons, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR

C'est-à-dire que vous voulez avoir du chagrin ? Eh bien ! Vous en aurez.

370

ACTE II

SCÈNE I

Le père de famille, Cécile, Mademoiselle Clairret, Monsieur Le Bon, un paysan, Madame Papillon, marchande à la toilette, avec une de ses ouvrières ; La Brie ; Philippe, domestique qui vient se présenter ; un homme vêtu de noir qui a l'air d'un pauvre honteux, et qui l'est.

(Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. Madame Papillon, assise dans un fauteuil, s'essuie le visage avec son mouchoir ; sa fille de boutique est debout à côté d'elle, avec un petit carton sous le bras. M Le Bon est étalé négligemment sur un canapé. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin, auprès d'une fenêtre. La Brie est en veste et en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, et le regarde un peu de travers, tandis que M Le Bon examine avec sa lorgnette la fille de boutique de Madame Papillon. Le père de famille entre, et tout le monde se lève. Il est suivi de sa fille, et sa fille précédée de sa femme de chambre, qui porte le déjeuner de sa maîtresse. Mademoiselle Clairret fait, en passant, un petit salut de protection à Madame Papillon. Elle sert le déjeuner de sa maîtresse sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table. Le père de famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairret est debout, derrière le fauteuil de sa maîtresse.)

(Mademoiselle Clairret fait signe à Madame Papillon d'approcher.)

LE PÈRE DE FAMILLE *(au paysan)*

Ah ! C'est vous, qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Li-
meuil. J'en suis content. Il est exact. Il a des enfants. Je ne suis pas fâché
qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en. 375

CÉCILE *(à Madame Papillon, bas)*

M'apportez-vous de belles choses ?

LE PÈRE DE FAMILLE *(à son intendant)*

Eh bien ! Monsieur Le Bon, qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME PAPILLON *(bas à Cécile)*

Mademoiselle, vous allez voir.

380

MONSIEUR LE BON

Ce débiteur, dont le billet est échu depuis un mois, demande encore à
différer son payement.

*(Pendant que la scène marche, Madame Papillon et sa fille de boutique dé-
ploient sur des fauteuils, des perses, des indiennes, des satins de Hollande, etc.
Cécile, tout en prenant son café, regarde, approuve, désapprouve, fait mettre à
part, etc.)*

LE PÈRE DE FAMILLE

Les temps sont durs ; accordez-lui le délai qu'il demande. Risquons une
petite somme, plutôt que de le ruiner.

MONSIEUR LE BON

Les ouvriers qui travaillaient à votre maison d'Orsigny sont venus.

385

LE PÈRE DE FAMILLE

Faites leur compte.

MONSIEUR LE BON

Cela peut aller au delà des fonds.

(À sa fille.)

(Ici il aperçoit le pauvre honteux. Il se lève avec empressement. Il s'avance vers lui, et lui dit bas :)

(Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement, et tandis qu'il le reconduit et qu'il revient, l'autre scène avance.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressants que les miens ; et il vaut mieux que je sois gêné qu'eux. Cécile, n'oubliez pas mes pupilles. Voyez s'il n'y a rien là qui leur convienne... Pardon, monsieur ; je ne vous voyais pas... Des embarras domestiques m'ont occupé... Je vous avais oublié.

390

MADemoiselle CLAIRET

Ce dessin est charmant.

CÉCILE

Combien cette pièce ?

MADAME PAPILLON

Dix louis, au juste.

395

(Cécile paye.)

MADemoiselle CLAIRET

C'est donner.

LE PÈRE DE FAMILLE *(en revenant, bas, et d'un ton de commisération)*

Une famille à élever, un état à soutenir, et point de fortune !

CÉCILE

Qu'avez-vous là, dans ce carton ?

(Elle ouvre son carton.)

LA FILLE DE BOUTIQUE

Ce sont des dentelles.

(Mademoiselle Clairet, Madame Papillon et sa fille de boutique sortent.)

CÉCILE *(vivement)*

Je ne veux pas les voir. Adieu, Madame Papillon.

400

MONSIEUR LE BON

Ce voisin, qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisterait peut-être, si...

(Monsieur Le Bon va pour sortir. Le Père De Famille le rappelle, et lui dit :)

(À La Brie, qui s'occupait à ranger le salon.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Je ne me laisserai pas dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfants à l'homme avide et injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. 405
Voyez. À propos, Monsieur Le Bon. Souvenez-vous de ces gens de province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfants ; tâchez de me le découvrir. Vous n'êtes plus à mon service. Vous connaissez le dérèglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi. 410

CÉCILE (*intercédant*)

Mon père !

(*À La Brie.*)

(*À Philippe.*)

LE PÈRE DE FAMILLE

Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons ; nous en faisons de malhonnêtes gens, et lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre. Je vous laisse votre habit, et je vous accorde un mois de vos gages. Allez. Est-ce vous dont on vient de me parler ? 415

PHILIPPE

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie. Souvenez-vous-en. Allez, et ne laissez entrer personne.

SCÈNE II

Le père de famille, Cécile.

420

LE PÈRE DE FAMILLE

Ma fille, avez-vous réfléchi ?

CÉCILE

Oui, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'avez-vous résolu ?

CÉCILE

De faire en tout votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE

Je m'attendais à cette réponse.

425

CÉCILE

Si cependant il m'était permis de choisir un état...

LE PÈRE DE FAMILLE

Quel est celui que vous préféreriez ?... Vous hésitez... Parlez, ma fille.

CÉCILE

Je préférerais la retraite.

LE PÈRE DE FAMILLE

Que voulez-vous dire ? Un couvent ?

CÉCILE

Oui, mon père. Je ne vois que cet asile contre les peines que je crains.

430

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous craignez des peines, et vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maison de votre père pour un cloître ? La société de votre oncle, de votre frère et la mienne, pour la servitude ? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse ; mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité... Cécile, vous soupirez... Ah ! Si ce dessein te venait de quelque cause secrète, tu ne sais pas le sort que tu te préparerais. Tu n'as pas entendu les gémissements des infortunées dont tu irais augmenter le nombre. Ils percent la nuit et le silence de leurs prisons. C'est alors, mon enfant, que les larmes coulent amères et sans témoin, et que les couches solitaires en sont arrosées... Mademoiselle, ne me parlez jamais de couvent... Je n'aurai point donné la vie à un enfant ; je ne l'aurai point élevé ; je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau ; et avec lui, mes espérances et celles de la société trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des mères de famille s'y refusent ?

435

440

445

CÉCILE

Je vous ai dit, mon père, que je ferais en tout votre volonté.

LE PÈRE DE FAMILLE

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CÉCILE

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, et que, du moins, il lui sera permis de passer des jours tranquilles et libres à côté de vous. 450

LE PÈRE DE FAMILLE

Si je ne considérais que moi, je pourrais approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux sur un temps où je ne serai plus... Cécile, la nature a ses vues ; et si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées ; les hommes, punis du célibat par le vice ; les femmes, par le mépris et par l'ennui... Vous connaissez les différents états ; dites-moi, en est-il un plus triste et moins considéré que celui d'une fille âgée ? Mon enfant, passé trente ans, on suppose quelque défaut de corps ou d'esprit à celle qui n'a trouvé personne qui fût tenté de supporter avec elle les peines de la vie. Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend ; on perd ses parents, ses connaissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférents qui la négligent, ou des âmes intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent, elle s'en afflige ; elle vit sans qu'on la console, et meurt sans qu'on la pleure : 455 460 465

CÉCILE

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine ; et le mariage n'a-t-il pas les siennes ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Qui le sait mieux que moi ? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange, ne connaît ni la vie de l'homme, ni les desseins du ciel sur lui... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les 470

plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur et sincère, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satisfactions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage ? Qu'est-ce que l'homme de bien préfère à sa femme ? Qu'y a-t-il au monde qu'un père aime plus que son enfant ?... Ô lien sacré des époux, si je pense à vous, mon âme s'échauffe et s'élève !... Ô noms tendres de fils et de fille, je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans être touché ! Rien n'est plus doux à mon oreille ; rien n'est plus intéressant à mon coeur... Cécile, rappelez-vous la vie de votre mère : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mère tendre, de maîtresse compatissante ?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son coeur, le soir, quand elle se retire !

CÉCILE

Oui, mon père. Mais où sont les femmes comme elle et les époux comme vous ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Il en est, mon enfant ; et il ne tiendrait qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CÉCILE

S'il suffisait de regarder autour de soi, d'écouter sa raison et son coeur...

LE PÈRE DE FAMILLE

Cécile, vous baissez les yeux ; vous tremblez ; vous craignez de parler... Mon enfant, laisse-moi lire dans ton âme. Tu ne peux avoir de secret pour ton père ; et si j'avais perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherais la raison... Tu pleures...

CÉCILE

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus sévèrement.

LE PÈRE DE FAMILLE

L'auriez-vous mérité ? Votre coeur vous ferait-il un reproche ?

CÉCILE

Non, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'avez-vous donc ?

500

CÉCILE

Rien.

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous me trompez, ma fille.

CÉCILE

Je suis accablée de votre tendresse... Je voudrais y répondre.

LE PÈRE DE FAMILLE

Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un ? Aimeriez-vous ?

CÉCILE

Que je serais à plaindre !

505

LE PÈRE DE FAMILLE

Dites. Dis, mon enfant. Si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blâmerais-je en vous un sentiment que je fis naître dans le coeur de votre mère ? Ô vous qui tenez sa place dans ma maison, et qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avait donné la vie, et qui voulut son bonheur et le mien...⁵¹⁰
Cécile, vous ne répondez rien ?

CÉCILE

Le sort de mon frère me fait trembler.

LE PÈRE DE FAMILLE

Votre frère est un fou.

CÉCILE

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

515

(Cécile se tait. Le père de famille attend un moment ; puis il continue d'un ton sérieux, et même un peu chagrin.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'est connue ; et je n'attends que l'aveu de son choix pour le confirmer. Il m'eût été doux d'apprendre vos sentiments de vous-même ; mais de quelque manière que vous m'en instruisiez, je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frère, ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil est notre ami commun... C'est un homme sage et discret... Il a ma confiance... Il ne me paraît pas indigne de la vôtre.⁵²⁰

CÉCILE

C'est ainsi que j'en pense.

LE PÈRE DE FAMILLE

Je lui dois beaucoup. Il est temps que je m'acquitte avec lui.

CÉCILE

Vos enfants ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnaissance... Jusqu'à présent il vous a honoré comme un père et vous l'avez traité comme un de vos enfants. 525

LE PÈRE DE FAMILLE

Ne sauriez-vous point ce que je pourrais faire pour lui ?

CÉCILE

Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées... Peut-être... Quel conseil pourrais-je vous donner ? 530

LE PÈRE DE FAMILLE

Le commandeur m'a dit un mot.

CÉCILE *(avec vivacité)*

J'ignore ce que c'est ; mais vous connaissez mon oncle. Ah mon père, n'en croyez rien.

LE PÈRE DE FAMILLE

Il faudra donc que je quitte la vie, sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfants... Cécile... Cruels enfants, que vous ai-je fait pour me déso- 535

ler ? ... J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'est précipité dans des liens que je ne puis approuver, et qu'il faut que je rompe...

SCÈNE III

Le père de famille, Cécile, Philippe.

PHILIPPE

Monsieur, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

(Cécile se retire. Son père la rappelle, et lui dit tristement :)

LE PÈRE DE FAMILLE

Faites entrer. Cécile !

540

CÉCILE

Mon père.

(Les femmes annoncées entrent ; et Cécile sort avec son mouchoir sur les yeux.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous ne m'aimez donc plus ?

SCÈNE IV

Le père de famille, Sophie, Madame Hébert.

LE PÈRE DE FAMILLE (*apercevant Sophie, dit, d'un ton triste, et avec l'air étonné :*)

Il ne m'a point trompé. Quels charmes ! Quelle modestie ! Quelle douceur ! .. Ah !...

545

MADAME HÉBERT

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PÈRE DE FAMILLE

C'est vous, mademoiselle, qui vous appelez Sophie ?

SOPHIE (*tremblante, troublée*)

Oui, monsieur.

(Madame Hébert se retire.)

LE PÈRE DE FAMILLE (*à Madame Hébert*)

Madame, j'aurais un mot à dire à mademoiselle. J'en ai entendu parler, et je m'y intéresse.

550

SOPHIE (*toujours tremblante, la retenant par le bras*)

Ma bonne ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Mon enfant, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

(Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle ; elle tire son ouvrage, et travaille.)

SOPHIE

Hélas !

LE PÈRE DE FAMILLE *(conduit Sophie à une chaise, et la fait asseoir à côté de lui)*

D'où êtes-vous, Mademoiselle ?

555

SOPHIE

Je suis d'une petite ville de province.

LE PÈRE DE FAMILLE

Y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris ?

SOPHIE

Pas longtemps ; et plutôt au ciel que je n'y fusse jamais venue !

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE

J'y gagne ma vie par mon travail.

560

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE

J'en aurai plus longtemps à souffrir.

LE PÈRE DE FAMILLE

Avez-vous monsieur votre père ?

SOPHIE

Non, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et votre mère ?

565

SOPHIE

Le ciel me l'a conservée. Mais elle a eu tant de chagrins ; sa santé est si chancelante et sa misère si grande !...

LE PÈRE DE FAMILLE

Votre mère est donc bien pauvre ?

SOPHIE

Bien pauvre. Avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

570

LE PÈRE DE FAMILLE

Je vous loue de ce sentiment ; vous paraissez bien née... Et qu'était votre père ?

SOPHIE

Mon père fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié ; il n'abandonna pas ses amis dans la peine ; et il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfants de ma mère ; nous demeurâmes tous sans ressource à sa mort... J'étais bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mère fut obligée de me prendre entre ses bras, et de m'élever à la hauteur de son lit pour l'embrasser et recevoir sa bénédiction... Je pleurais. Hélas ! Je ne sentais pas tout ce que je perdais !

575

580

LE PÈRE DE FAMILLE

Elle me touche... Et qu'est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parents, et votre pays ?

SOPHIE

Je suis venue ici, avec un de mes frères, implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avait vue autrefois, en province ; il paraissait avoir pris de l'affection pour moi, et ma mère avait espéré qu'il s'en ressouviendrait. Mais il a fermé sa porte à mon frère, et il m'a fait dire de n'en pas approcher.

585

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'est devenu votre frère ?

SOPHIE

Il s'est mis au service du Roi. Et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, et qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

590

LE PÈRE DE FAMILLE

Elle ne paraît pas fort aisée.

SOPHIE

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE

Pardonnez-moi, monsieur ; j'en ai reçu quelques secours. Mais de quoi cela sert-il à ma mère !

595

LE PÈRE DE FAMILLE

Votre mère vous a donc oubliée ?

SOPHIE

Ma mère avait fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! Elle attendait de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela aurait-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis, elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, et me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Oh ! Nous sommes bien à plaindre !

600

LE PÈRE DE FAMILLE

Et vous ne connaissiez ici personne qui pût vous secourir ?

SOPHIE

Personne.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et vous travaillez pour vivre ?

605

SOPHIE

Oui, monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et vous vivez seules ?

SOPHIE

Seules.

LE PÈRE DE FAMILLE

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, et qui demeure à côté de vous ? Madame Hébert, avec vivacité, et quittant son travail. Ah ! Monsieur, c'est le garçon le plus honnête !

610

SOPHIE

C'est un malheureux qui gagne son pain comme nous, et qui a uni sa misère à la nôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE

Est-ce là tout ce que vous en savez ?

SOPHIE

Oui, monsieur.

615

LE PÈRE DE FAMILLE

Eh bien, mademoiselle, ce malheureux-là...

SOPHIE

Vous le connaissez ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Si je le connais ! C'est mon fils.

SOPHIE

Votre fils !

MADAME HÉBERT *(en même temps)*

Sergi !

620

LE PÈRE DE FAMILLE

Oui, mademoiselle.

SOPHIE

Ah ! Sergi, vous m'avez trompée !

LE PÈRE DE FAMILLE

Fille aussi vertueuse que belle, connaissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE

Sergi est votre fils !

625

LE PÈRE DE FAMILLE

Il vous estime, vous aime ; mais sa passion préparerait votre malheur et le sien, si vous la nourrissiez.

SOPHIE

Pourquoi suis-je venue dans cette ville ? Que ne m'en suis-je allée,
lorsque mon coeur me le disait !

LE PÈRE DE FAMILLE

Il en est temps encore. Il faut aller retrouver une mère qui vous rappelle,
et à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie,
vous le voulez ? ⁶³⁰

SOPHIE

Ah ! Ma mère ! Que vous dirai-je ?

LE PÈRE DE FAMILLE (*à Madame Hébert*)

Madame, vous reconduirez cette enfant, et j'aurai soin que vous ne re-
grettiez pas la peine que vous aurez prise. Mais, Sophie, si je vous rends
à votre mère, c'est à vous à me rendre mon fils ; c'est à vous à lui ap- ⁶³⁵
prendre ce que l'on doit à ses parents : vous le savez si bien.

(Madame Hébert fait la révérence. Le père de famille continuant, à Sophie.)

SOPHIE

Ah, Sergi ! Pourquoi ?...

LE PÈRE DE FAMILLE

Quelque honnêteté qu'il ait mise dans ses vues, vous l'en ferez rougir.
Vous lui annoncerez votre départ ; et vous lui ordonnerez de finir ma ⁶⁴⁰
douleur et le trouble de sa famille.

SOPHIE

Ma bonne...

MADAME HÉBERT

Mon enfant...

SOPHIE *(en s'appuyant sur elle)*

Je me sens mourir...

MADAME HÉBERT

Monsieur, nous allons nous retirer et attendre vos ordres.

645

(Elle sort, appuyée sur Madame Hébert.)

SOPHIE

Pauvre Sergi ! Malheureuse Sophie !

SCÈNE V

LE PÈRE DE FAMILLE *(seul)*

Ô lois du monde ! Ô préjugés cruels !... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent ! Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité ? Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il se peut, de mon âme, l'impression que cette enfant y a faite... lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il me doit, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien ? ...⁶⁵⁰

SCÈNE VI

Le Père de famille, Saint-Albin.

(Le père de famille se promène et garde le silence. Saint-Albin, suivant son père, et d'un ton suppliant.)

SAINT-ALBIN *(en entrant, et avec vivacité)*

Mon père ! Mon père ! Le Père De Famille, s'arrêtant, et d'un ton sérieux. Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin. 655

(Le père de famille continue de se promener. Saint-Albin, s'approchant avec timidité, lui dit d'une voix basse et tremblante :)

SAINT-ALBIN

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Je serai tranquille et raisonnable... Oui, je le serai... Je me le suis promis. Vous l'avez vue ? 660

LE PÈRE DE FAMILLE

Oui, je l'ai vue ; elle est belle, et je la crois sage. Mais, qu'en prétendez-vous faire ? Un amusement ? Je ne le souffrirais pas. Votre femme ? Elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN *(en se contenant)*

Elle est belle, elle est sage, et elle ne me convient pas ! Quelle est donc la femme qui me convient ? 665

LE PÈRE DE FAMILLE

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune, peut assurer votre bonheur et satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN

Ainsi le mariage sera pour moi un lien d'intérêt et d'ambition ! Mon père, vous n'avez qu'un fils ; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête et sensible, qui m'apprenne à supporter les peines de la vie, et non une femme riche et titrée qui les accroisse. Ah ! Souhaitez-moi la mort, et que le ciel me l'accorde, plutôt qu'une femme comme j'en vois.

LE PÈRE DE FAMILLE

Je ne vous en propose aucune ; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrais user de mon autorité, et vous dire : Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne sera pas, n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison ; j'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant ; et je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, et écoutez-moi. Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premières larmes que vous m'avez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnait. Je vous reçus entre mes bras du sein de votre mère ; et vous élevant vers le ciel, et mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : « ô Dieu ! Qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mère, prenez-le. » Voilà le vœu que je fis sur vous et sur moi. Il m'a toujours été présent, je ne vous ai point abandonné au soin du mercenaire ; je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. À mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchants, j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, et je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai réglé votre sort à venir sur vos

talents et sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction ; et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude, lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, et à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit ; et je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué et mon attente trompée ; et j'y consentirai ? Vous l'êtes-vous promis ?

695

700

SAINT-ALBIN

Que je suis malheureux !

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous avez un oncle qui vous aime, et qui vous destine une fortune considérable ; un père qui vous a consacré sa vie, et qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse ; un nom, des parents, des amis, les préentions les plus flatteuses et les mieux fondées ; et vous êtes malheureux ? Que vous faut-il encore ?

705

SAINT-ALBIN

Sophie, le coeur de Sophie, et l'aveu de mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie, et le blâme général qu'elle encourrait ? Quel exemple à donner aux pères et aux enfants ! Moi, j'autoriserais, par une faiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion du sang et des rangs, la dégradation des familles ?

710

SAINT-ALBIN

Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas ; car je n'aimerai jamais que So-

phie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle ; cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi ; vous le verrez et vous en périrez de regret. 715

LE PÈRE DE FAMILLE

J'aurai fait mon devoir ; et malheur à vous, si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN

Mon père, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PÈRE DE FAMILLE

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête était la faveur la plus grande que le ciel pût accorder. Je l'ai trouvée ; et c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon père, ne me l'ôtez pas. À présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas : c'est elle qui a rappelé la vertu dans mon coeur ; elle seule peut l'y conserver. 720

725

LE PÈRE DE FAMILLE

C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

SAINT-ALBIN

Vous êtes mon père, et vous commandez : elle sera ma femme, et c'est un autre empire.

LE PÈRE DE FAMILLE

Quelle différence d'un amant à un époux ! D'une femme à une maîtresse ! Homme sans expérience, tu ne sais pas cela.

730

SAINT-ALBIN

J'espère l'ignorer toujours.

LE PÈRE DE FAMILLE

Y a-t-il un amant qui voie sa maîtresse avec d'autres yeux, et qui parle autrement ?

SAINT-ALBIN

Vous avez vu Sophie !... Si je la quitte pour un rang, des dignités, des espérances, des préjugés, je ne mériterai pas de la connaître. Mon père, mépriseriez-vous assez votre fils pour le croire ?

735

LE PÈRE DE FAMILLE

Elle ne s'est point avilie en cédant à votre passion : imitez-la.

SAINT-ALBIN

Je m'avilirais en devenant son époux ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Interrogez le monde.

SAINT-ALBIN

Dans les choses indifférentes, je prendrai le monde comme il est ; mais quand il s'agira du bonheur ou du malheur de ma vie, du choix d'une compagne...

740

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous ne changerez pas ses idées. Conformez-vous-y donc.

SAINT-ALBIN

Ils auront tout renversé, tout gâté, subordonné la nature à leurs misérables conventions, et j'y souscrirai ?

745

LE PÈRE DE FAMILLE

Ou vous en serez méprisé.

SAINT-ALBIN

Je les fuirai.

LE PÈRE DE FAMILLE

Leur mépris vous suivra, et cette femme que vous aurez entraînée ne sera pas moins à plaindre que vous... Vous l'aimez ?

SAINT-ALBIN

Si je l'aime !

750

LE PÈRE DE FAMILLE

Écoutez, et tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez toute la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération ; l'ennui et le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez, vous l'accablerez de reproches ; sa patience et sa douceur achèveront de vous aigrir ; vous la haïrez davantage ; vous haïrez les enfants qu'elle vous aura donnés, et vous la ferez mourir de douleur.

755

SAINT-ALBIN

Moi !

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous.

SAINT-ALBIN

Jamais, jamais.

760

LE PÈRE DE FAMILLE

La passion voit tout éternel ; mais la nature humaine veut que tout finisse.

SAINT-ALBIN

Je cesserais d'aimer Sophie ! Si j'en étais capable, j'ignorerais, je crois, si je vous aime.

LE PÈRE DE FAMILLE

Voulez-vous le savoir et me le prouver ? Faites ce que je vous demande.

765

SAINT-ALBIN

Je le voudrais en vain ; je ne puis ; je suis entraîné. Mon père, je ne puis.

LE PÈRE DE FAMILLE

Insensé, vous voulez être père ! En connaissez-vous les devoirs ? Si vous les connaissez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi ?

SAINT-ALBIN

Ah ! Si j'osais répondre.

770

LE PÈRE DE FAMILLE

Répondez.

SAINT-ALBIN

Vous me le permettez ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN

Lorsque vous avez voulu ma mère, lorsque toute la famille se souleva contre vous, lorsque mon grand-papa vous appela enfant ingrat, et que vous l'appelâtes, au fond de votre âme, père cruel ; qui de vous deux avait raison ? Ma mère était vertueuse et belle comme Sophie ; elle était sans fortune, comme Sophie ; vous l'aimiez comme j'aime Sophie ; souffrites-vous qu'on vous l'arrachât, mon père, et n'ai-je pas un coeur aussi ?

780

LE PÈRE DE FAMILLE

J'avais des ressources, et votre mère avait de la naissance.

SAINT-ALBIN

Qui sait encore ce qu'est Sophie ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Chimère !

SAINT-ALBIN

Des ressources ! L'amour, l'indigence, m'en fourniront.

LE PÈRE DE FAMILLE

Craignez les maux qui vous attendent.

785

SAINT-ALBIN

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

LE PÈRE DE FAMILLE

Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN

Je la recouvrerai.

LE PÈRE DE FAMILLE

Qui vous l'a dit ?

SAINT-ALBIN

Vous verrez couler les pleurs de Sophie ; j'embrasserai vos genoux ; mes
enfants vous tendront leurs bras innocents, et vous ne les repousserez
pas.

790

(Après une petite pause, il prend l'air et le ton le plus sévère, et dit :)

LE PÈRE DE FAMILLE *(à part)*

Il me connaît trop bien... Mon fils, je vois que je vous parle en vain, que
la raison n'a plus d'accès auprès de vous, et que le moyen dont je crai-
gnis toujours d'user est le seul qui me reste : j'en userai, puisque vous

795

m'y forcez. Quittez vos projets ; je le veux, et je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un père a sur ses enfants. Saint-Albin, avec un emportement sourd. L'autorité ! L'autorité ! Ils n'ont que ce mot.

LE PÈRE DE FAMILLE

Respectez-le.

SAINT-ALBIN *(allant et venant)*

Voilà comme ils sont tous. C'est ainsi qu'ils nous aiment. S'ils étaient nos ennemis, que feraient-ils de plus ?

800

LE PÈRE DE FAMILLE

Que dites-vous ? Que murmurez-vous ?

SAINT-ALBIN *(toujours de même)*

Ils se croient sages, parce qu'ils ont d'autres passions que les nôtres.

LE PÈRE DE FAMILLE

Taisez-vous.

SAINT-ALBIN

Ils ne nous ont donné la vie, que pour en disposer.

805

LE PÈRE DE FAMILLE

Taisez-vous.

SAINT-ALBIN

Ils la remplissent d'amertume ; et comment seraient-ils touchés de nos peines ? Ils y sont faits.

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous oubliez qui je suis, et à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des pères.

810

SAINT-ALBIN

Des pères ! Des pères ! Il n'y en a point... Il n'y a que des tyrans.

LE PÈRE DE FAMILLE

Ô ciel !

SAINT-ALBIN

Oui, des tyrans.

LE PÈRE DE FAMILLE

Éloignez-vous de moi, enfant ingrat et dénaturé. Je vous donne ma malediction : allez loin de moi. Où vas-tu, malheureux ?

815

(Le fils s'en va ; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que son père court après lui, et lui dit :)

SAINT-ALBIN

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE *(se jette dans un fauteuil, et son fils se met à ses genoux)*

Moi, votre père ? Vous, mon fils ? Je ne vous suis plus rien ; je ne vous ai jamais rien été. Vous empoisonnez ma vie, vous souhaitez ma mort ; eh ! Pourquoi a-t-elle été si longtemps différée ? Que ne suis-je à côté de ta mère ! Elle n'est plus, et mes jours malheureux ont été prolongés.

820

SAINT-ALBIN

Mon père !

LE PÈRE DE FAMILLE

Éloignez-vous, cachez-moi vos larmes ; vous déchirez mon coeur, et je ne puis vous en chasser.

SCÈNE VII

Le père de famille, Saint-Albin, Le Commandeur.

(Le commandeur entre. Saint-Albin, qui était aux genoux de son père, se lève, et le père de famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

(Pendant que le commandeur parle, le père de famille se lève et s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.)

LE COMMANDEUR *(en le montrant à Saint-Albin, qui se promène sans écouter)*

Tiens, regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avais prédit que tu le ferais mourir de douleur, et tu vérifies ma prédiction. 825

LE PÈRE DE FAMILLE *(en se retournant vers son fils)*

Où allez-vous ? Écoutez votre oncle ; je vous l'ordonne.

SCÈNE VIII

Saint-Albin, le Commandeur.

SAINT-ALBIN

Parlez donc, monsieur, je vous écoute... Si c'est un malheur que de l'aimer, il est arrivé, et je n'y sais plus de remède... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... l'oublier !... Qui ? Elle ? Moi ? Je le pourrais ? Je le voudrais ? Que la malédiction de mon père s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée ! ⁸³⁰

LE COMMANDEUR

Qu'est-ce qu'on te demande ? De laisser là une créature que tu n'aurais jamais dû regarder qu'en passant ; qui est sans bien, sans parents, sans ⁸³⁵aveu, qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, et qui vit je ne sais comment. On a de ces filles-là. Il y a des fous qui se ruinent pour elles ; mais épouser ! Épouser !

SAINT-ALBIN *(avec violence)*

Monsieur le commandeur ! ...

(Saint-Albin veut sortir.)

LE COMMANDEUR

Elle te plaît ? Eh bien ! Garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre ; ⁸⁴⁰mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera temps. Où vas-tu ?

SAINT-ALBIN

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR *(en l'arrêtant)*

As-tu oublié que je te parle au nom de ton père ?

SAINT-ALBIN

Eh bien ! Monsieur, dites. Déchirez-moi, désespérez-moi ; je n'ai qu'un 845
mot à répondre. Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR

Ta femme ?

SAINT-ALBIN

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR

Une fille de rien !

SAINT-ALBIN

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne et vous avilit. 850

LE COMMANDEUR

N'as-tu point de honte ?

SAINT-ALBIN

De la honte ?

LE COMMANDEUR

Toi, fils de Monsieur D'Orbesson ! Neveu du commandeur d'Auvilé !

SAINT-ALBIN

Moi, fils de Monsieur D'Orbesson, et votre neveu.

LE COMMANDEUR

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton père était
si vain ? Le voilà ce modèle de tous les jeunes gens de la cour et de la
ville ?... Mais tu te crois riche peut-être ? 855

SAINT-ALBIN

Non.

LE COMMANDEUR

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mère ?

SAINT-ALBIN

Je n'y ai jamais pensé ; et je ne veux pas le savoir. 860

LE COMMANDEUR

Écoute. C'était la plus jeune de six enfants que nous étions ; et cela dans
une province où l'on ne donne rien aux filles. Ton père, qui ne fut pas
plus sensé que toi, s'en entêta et la prit. Mille écus de rente à partager
avec ta soeur, c'est quinze cents francs pour chacun ; voilà toute votre
fortune. 865

SAINT-ALBIN

J'ai quinze cents livres de rente ?

LE COMMANDEUR

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT-ALBIN

Ah, Sophie ! Vous n'habitez plus sous un toit ! Vous ne sentirez plus les atteintes de la misère. J'ai quinze cents livres de rente !

LE COMMANDEUR

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton père, et presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies ; mais on n'en fait pas de plus chères.

870

SAINT-ALBIN

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrais partager ?

LE COMMANDEUR

Insensé !

875

SAINT-ALBIN

Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préfèrent à tout une femme jeune, vertueuse et belle ; et je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN

Je mangeais du pain, je buvais de l'eau à côté d'elle, et j'étais heureux.

LE COMMANDEUR

Tu cours à ton malheur.

880

SAINT-ALBIN

J'ai quinze cents livres de rente !

LE COMMANDEUR

Que feras-tu ?

SAINT-ALBIN

Elle sera nourrie, logée, vêtue, et nous vivrons.

LE COMMANDEUR

Comme des gueux.

SAINT-ALBIN

Soit.

885

LE COMMANDEUR

Cela aura père, mère, frère, soeur ; et tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR

Je t'attends aux enfants.

SAINT-ALBIN

Alors je m'adresserai à toutes les âmes sensibles. On me verra, on verra la compagne de mon infortune, je dirai mon nom, et je trouverai du secours.⁸⁹⁰

LE COMMANDEUR

Tu connais bien les hommes !

SAINT-ALBIN

Vous les croyez méchants.

LE COMMANDEUR

Et j'ai tort ?

SAINT-ALBIN

Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier ⁸⁹⁵
l'univers, l'amour, qui fait entreprendre, et la fierté, qui fait supporter...
On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est
sans courage... Et que le riche est sans humanité...

LE COMMANDEUR

J'entends... Eh bien ! Aie-la, ta Sophie ; foule aux pieds la volonté de ton
père, les lois de la décence, les bienséances de ton état. Ruine-toi, avilis- ⁹⁰⁰
toi, roule-toi dans la fange, je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple
à tous les enfants qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se pré-
cipitent dans des engagements honteux, qui affligent leurs parents, et
qui déshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu ;
mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfants qui viendront ⁹⁰⁵
en demander à ma porte.

SAINT-ALBIN

C'est ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR

Ne suis-je pas bien à plaindre ?... Je me suis privé de tout pendant quarante ans ; j'aurais pu me marier, et je me suis refusé cette consolation. J'ai perdu de vue les miens, pour m'attacher à ceux-ci : m'en voilà bien récompensé !... Que dira-t-on dans le monde ?... Voilà qui sera fait : je n'oserai plus me montrer ; ou si je parais quelque part, et que l'on demande : « Qui est cette vieille croix, qui a l'air si chagrin ? » On répondra tout bas : « c'est le commandeur d'Auvilé... l'oncle de ce jeune fou qui a épousé... oui... » Ensuite on se parlera à l'oreille, on me regardera ; la honte et le dépit me saisiront ; je me lèverai, je prendrai ma canne, et je m'en irai... Non, je voudrais pour tout ce que je possède, lorsque tu gravissais le long des murs du fort Saint-Philippe, que quelque anglais, d'un bon coup de baïonnette, t'eût envoyé dans le fossé, et que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres ; du moins on aurait dit : « C'est dommage, c'était un sujet ; » et j'aurais pu solliciter une grâce du roi pour l'établissement de ta soeur... Non, il est inouï qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR

Et je le souffrirai ?

SAINT-ALBIN

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR

Tu le crois ?

SAINT-ALBIN

Assurément.

LE COMMANDEUR

Allons, nous verrons.

SAINT-ALBIN

Tout est vu.

930

SCÈNE IX

Saint-Albin, Sophie, Madame Hébert.

(Tandis que Saint-Albin continue comme s'il était seul, Sophie et sa bonne s'avancent, et parlent dans les intervalles du monologue de Saint-Albin.)

SAINT-ALBIN *(après une pause, en se promenant et rêvant)*

Oui, tout est vu... Ils ont conjuré contre moi... Je le sens...

SOPHIE *(d'un ton doux et plaintif)*

On le veut... Allons, ma bonne.

SAINT-ALBIN

C'est pour la première fois que mon père est d'accord avec cet oncle cruel.

935

SOPHIE *(en soupirant)*

Ah ! Quel moment !

MADAME HÉBERT

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE

Mon coeur se trouble.

SAINT-ALBIN

Ne perdons point de temps ; il faut l'aller trouver. Sophie, apercevant Saint-Albin. Le voilà, ma bonne, c'est lui.

940

SAINT-ALBIN (*allant à Sophie*)

Oui, Sophie, oui, c'est moi ; je suis Sergi.

(*Elle se retourne vers Madame Hébert.*)

SOPHIE (*en sanglotant*)

Non, vous ne l'êtes pas... Que je suis malheureuse ! Je voudrais être morte. Ah, ma bonne, à quoi me suis-je engagée ! Que vais-je lui apprendre ? Que va-t-il devenir ? Ayez pitié de moi... Dites-lui.

SAINT-ALBIN

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimait ; Saint-Albin vous adore, et vous voyez l'homme le plus vrai et l'amant le plus passionné.

945

SOPHIE (*soupire profondément*)

Hélas !

SAINT-ALBIN

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE

Je le crois ; mais à quoi cela sert-il ?

SAINT-ALBIN

Dites un mot.

950

SOPHIE

Quel mot ?

SAINT-ALBIN

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous ?

SOPHIE *(en soupirant profondément)*

Ah ! Si je ne vous aimais pas !

SAINT-ALBIN

Donnez-moi donc votre main ; recevez la mienne, et le serment que je fais ici à la face du ciel, et de cette honnête femme qui vous a servi de mère, de n'être jamais qu'à vous.

955

SOPHIE

Hélas ! Vous savez qu'une fille bien née ne reçoit et ne fait de serments qu'au pied des autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez... Ah ! Sergi ! C'est à présent que je sens la distance qui nous sépare !

SAINT-ALBIN *(avec violence)*

Sophie, et vous aussi ?

960

SOPHIE

Abandonnez-moi à ma destinée, et rendez le repos à un père qui vous aime.

SAINT-ALBIN

Ce n'est pas vous qui parlez, c'est lui. Je le reconnais, cet homme dur et cruel.

SOPHIE

Il ne l'est point ; il vous aime.

965

SAINT-ALBIN

Il m'a maudit, il m'a chassé : il ne lui restait plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE

Vivez, Sergi.

SAINT-ALBIN

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE

Moi, Sergi ? Ravir un fils à son père ! ... J'entrerais dans une famille qui me rejette !

970

SAINT-ALBIN

Et que vous importe mon père, mon oncle, ma soeur, et toute ma famille, si vous m'aimez ?

SOPHIE

Vous avez une soeur ?

SAINT-ALBIN

Oui, Sophie.

975

SOPHIE

Qu'elle est heureuse !

SAINT-ALBIN

Vous me désespérez.

SOPHIE

J'obéis à vos parents. Puisse le ciel vous accorder, un jour, une épouse qui soit digne de vous, et qui vous aime autant que Sophie !

SAINT-ALBIN

Et vous le souhaitez ?

980

SOPHIE

Je le dois.

SAINT-ALBIN

Malheur, malheur à qui vous a connue, et qui peut être heureux sans vous !

SOPHIE

Vous le serez ; vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfants qui respecteront la volonté de leurs parents. J'emporterai celles de votre père. Je retournerai seule à ma misère, et vous vous ressouvien-⁹⁸⁵
drez de moi.

(En la regardant tristement.)

SAINT-ALBIN

Je mourrai de douleur, et vous l'aurez voulu... Sophie...

SOPHIE

Je ressens toute la peine que je vous cause.

SAINT-ALBIN *(en la regardant encore)*

Sophie...

990

(Elle se couvre les yeux de ses mains.)

SOPHIE *(à Madame Hébert, en sanglotant)*

Ô ma bonne, que ses larmes me font de mal ! ... Sergi, n'opprimez pas mon âme faible... J'en ai assez de ma douleur... Adieu, Sergi.

SAINT-ALBIN

Vous m'abandonnez ?

SOPHIE

Je n'oublierai point ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez vraiment aimée : ce n'est pas en descendant de votre état, c'est en respec-⁹⁹⁵

tant mon malheur et mon indigence, que vous l'avez montré. Je me rappellerai souvent ce lieu où je vous ai connu... Ah ! Sergi !

SAINT-ALBIN

Vous voulez que je meure.

SOPHIE

C'est moi, c'est moi qui suis à plaindre.

SAINT-ALBIN

Sophie, où allez-vous ?

1000

SOPHIE

Je vais subir ma destinée, partager les peines de mes soeurs, et porter les miennes dans le sein de ma mère. Je suis la plus jeune de ses enfants, elle m'aime ; je lui dirai tout, et elle me consolera.

SAINT-ALBIN

Vous m'aimez et vous m'abandonnez ?

(Elle s'éloigne.)

SOPHIE

Pourquoi vous ai-je connu ? ... Ah ! ...

1005

SAINT-ALBIN

Non, non... Je ne le puis... Madame Hébert, Retenez-la... Ayez pitié de nous.

MADAME HÉBERT

Pauvre Sergi !

SAINT-ALBIN *(à Sophie)*

Vous ne vous éloignerez pas... J'irai... Je vous suivrai... Sophie, arrêtez...
Ce n'est ni par vous, ni par moi que je vous conjure... Vous avez résolu
mon malheur et le vôtre... C'est au nom de ces parents cruels... Si je
vous perds je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir... Vou-
lez-vous que je les haïsse ?

SOPHIE

Aimez vos parents ; obéissez-leur ; oubliez-moi.

SAINT-ALBIN *(qui s'est jeté à ses pieds, s'écrie en la retenant par ses habits)*

Sophie, écoutez... Vous ne connaissez pas

1015

(Elle sort.)

SAINT-ALBIN

Sophie, à Madame Hébert, qui pleure. Ma bonne, venez, venez ; arrachez-moi d'ici.

(Il marche. Il se plaint ; il se désespère. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.)

SAINT-ALBIN *(en se relevant)*

Il peut tout oser ; vous le conduisez à sa perte... Oui, vous l'y conduisez...

SCÈNE X

Saint-Albin, Cécile, Germeuil.

1020

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile et Germeuil entrent.)

GERMEUIL *(s'arrêtant sur le fond, et regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile :)*

Le voilà, le malheureux ! Il est accablé, et il ignore que dans ce moment... Que je le plains ! ... Mademoiselle, parlez-lui.

CÉCILE

Saint-Albin...

SAINT-ALBIN *(qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie, sans les regarder :)*

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

1025

CÉCILE

Mon frère, c'est moi ; c'est Cécile qui connaît votre peine, et qui vient à vous.

SAINT-ALBIN *(toujours dans la même position)*

Retirez-vous.

CÉCILE

Je m'en irai, si je vous afflige.

(Cécile s'en va ; mais son frère la rappelle d'une voix faible et douloureuse.)

SAINT-ALBIN

Vous m'affligez. Cécile !

1030

CÉCILE *(se rapprochant de son frère)*

Mon frère ?

SAINT-ALBIN *(la prenant par la main, sans changer de situation et sans la regarder)*

Elle m'aimait ! Ils me l'ont ôtée ; elle me fuit.

GERMEUIL *(à lui-même)*

Plût au ciel !

SAINT-ALBIN

J'ai tout perdu... Ah !

CÉCILE

Il vous reste une soeur, un ami.

1035

SAINT-ALBIN *(se relevant avec vivacité)*

Où est Germeuil ?

CÉCILE

Le voilà.

(Cécile parle bas à Germeuil et sort.)

SAINT-ALBIN SE PROMÈNE UN MOMENT EN SILENCE

(puis il dit :)

Ma soeur, laissez-nous.

SCÈNE XI

Saint-Albin, Germeuil.

SAINT-ALBIN *(en se promenant, et à plusieurs reprises)*

Oui... C'est le seul parti qui me reste... Et j'y suis résolu... Germeuil, personne ne nous entend ?

1040

GERMEUIL

Qu'avez-vous à me dire ?

SAINT-ALBIN

J'aime Sophie, j'en suis aimé ; vous aimez Cécile, et Cécile vous aime.

GERMEUIL

Moi ! Votre soeur !

SAINT-ALBIN

Vous, ma soeur ! Mais la même persécution qu'on me fait, vous attend ;
et si vous avez du courage, nous irons, Sophie, Cécile, vous et moi, cher-
cher le bonheur loin de ceux qui nous entourent et nous tyrannisent.

1045

GERMEUIL

Qu'ai-je entendu ?... Il ne me manquait plus que cette confidence...
Qu'osez-vous entreprendre ; et que me conseillez-vous ? C'est ainsi que

je reconnaîtrais les bienfaits dont votre père m'a comblé depuis que je
respire ? Pour prix de sa tendresse, je remplirais son âme de douleur ; et
je l'enverrais au tombeau, en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui ! 1050

SAINT-ALBIN

Vous avez des scrupules ; n'en parlons plus.

(Avec vivacité.)

GERMEUIL

L'action que vous me proposez, et celle que vous avez résolue, sont
deux crimes... Saint-Albin, abandonnez votre projet... Vous avez encou-
ru la disgrâce de votre père, et vous allez la mériter ; attirer sur vous le 1055
blâme public ; vous exposer à la poursuite des lois ; désespérer celle que
vous aimez... Quelles peines vous vous préparez !... Quel trouble vous
me causez !...

SAINT-ALBIN

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils. 1060

GERMEUIL

Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN

Le sort en est jeté.

GERMEUIL

Vous me perdez moi-même : vous me perdez... Que dirai-je à votre père
lorsqu'il m'apportera sa douleur ?... À votre oncle ?... Oncle cruel ! Ne-
veu plus cruel encore !... Avez-vous dû me confier vos desseins ?... Vous 1065

ne savez pas... Que suis-je venu chercher ici ?... Pourquoi vous ai-je vu ?...

SAINT-ALBIN

Adieu, Germeuil, embrassez-moi, je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL

Où courez-vous ?

SAINT-ALBIN

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, et m'éloigner d'ici pour jamais. 1070

SCÈNE XII

GERMEUIL *(seul)*

Le sort m'en veut-il assez ! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse, et il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident et leur complice... Quelle situation est la mienne ! Je ne puis ni parler, ni me taire, ni agir, ni cesser... Si l'on me soupçonne seulement d'avoir servi l'oncle, je suis un traître aux yeux du neveu, et je me déshonore dans l'esprit de son père... Encore si je pouvais m'ouvrir à celui-ci... Mais ils ont exigé le secret... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois... Voilà ce que le commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune et sa nièce, deux appâts auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déjà il croit la chose faite ; et il s'en félicite... Si son neveu le prévient, autres dangers : il se croira joué ; il sera furieux ; il éclatera... Mais Cécile sait tout ; elle connaît mon innocence... Eh ! Que servira son témoignage contre le cri de la famille entière qui se soulèvera ?... On n'entendra qu'elle ; et je 1075
1080
1085

n'en passerai pas moins pour fauteur d'un rapt... Dans quels embarras ils m'ont précipité ; le neveu, par indiscretion ; l'oncle, par méchanceté !... Et toi, pauvre innocente, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violents qui ont également résolu ta ruine ? L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court ; et je n'ai qu'un instant... Mais ne le perdons pas. Emparons-nous d'abord de la lettre de cachet... Ensuite... Nous verrons.

1090

ACTE III

SCÈNE I

Germeuil, Cécile.

GERMEUIL *(d'un ton suppliant :)*

Mademoiselle !

1095

CÉCILE

Laissez-moi.

GERMEUIL

Mademoiselle !

CÉCILE

Qu'osez-vous me demander ? Je recevrais la maîtresse de mon frère chez moi ! Chez moi ! Dans mon appartement ! Dans la maison de mon père ! Laissez-moi, vous dis-je, je ne veux pas vous entendre.

1100

GERMEUIL

C'est le seul asile qui lui reste, et le seul qu'elle puisse accepter.

CÉCILE

Non, non, non.

GERMEUIL

Je ne vous demande qu'un instant, que je puisse regarder autour de moi, me reconnaître.

CÉCILE

Non, non... Une inconnue !

1105

GERMEUIL

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération si vous la voyiez.

CÉCILE

Que dirait mon père ?

GERMEUIL

Le respecté-je moins que vous ? Craindrais-je moins de l'offenser ?

CÉCILE

Et le commandeur ?

1110

GERMEUIL

C'est un homme sans principes.

CÉCILE

Il en a comme tous ses pareils, quand il s'agit d'accuser et de noircir.

GERMEUIL

Il dira que je l'ai joué ; ou votre frère se croira trahi. Je ne me justifierai jamais... Mais qu'est-ce que cela vous importe ?

CÉCILE

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

1115

GERMEUIL

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frère, c'est votre oncle que je vous prie de considérer ; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CÉCILE

La maîtresse de mon frère ! Une inconnue !... Non, monsieur ; mon coeur me dit que cela est mal ; et il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus ; je tremble qu'on ne nous écoute.

1120

GERMEUIL

Ne craignez rien ; votre père est tout à sa douleur ; le commandeur et votre frère à leurs projets ; les gens sont écartés. J'ai pressenti votre répugnance...

CÉCILE

Qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL

Le moment m'a paru favorable, et je l'ai introduite ici. Elle y est, la voilà. Renvoyez-la, mademoiselle.

1125

CÉCILE

Germeuil, qu'avez-vous fait !

SCÈNE II

Sophie, Germeuil, Cécile, Mademoiselle Clairret.

(Sophie entre sur la scène comme une troublée. Elle ne voit point. Elle n'entend point. Elle ne sait où elle est. Cécile, de son côté, est dans une agitation extrême.)

SOPHIE

Je ne sais où je suis... Je ne sais où je vais... Il me semble que je marche dans les ténèbres... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise ?... Ô ciel ! Ne m'abandonnez pas ! 1130

GERMEUIL L'APPELLE

Mademoiselle, mademoiselle !

SOPHIE

Qui est-ce qui m'appelle ?

GERMEUIL

C'est moi, mademoiselle ; c'est moi.

SOPHIE

Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Qui que vous soyez, Secourez-moi... Sauvez-moi... 1135

GERMEUIL VA LA PRENDRE PAR LA MAIN *(et lui dit :)*

Venez... Mon enfant... Par ici.

SOPHIE FAIT QUELQUES PAS *(et tombe sur ses genoux)*

Je ne puis... La force m'abandonne... Je succombe...

(À Germeuil.)

CÉCILE

Ô ciel ! Appelez... Eh ! Non, n'appellez pas.

SOPHIE *(les yeux fermés, et comme dans le délire de la défaillance)*

Les cruels ! Que leur ai-je fait ?

1140

(Elle regarde autour d'elle, avec toutes les marques de l'effroi.)

GERMEUIL

Rassurez-vous, je suis l'ami de Saint-Albin, et mademoiselle est sa soeur.

SOPHIE *(après un moment de silence)*

Mademoiselle, que vous dirai-je ? Voyez ma peine ; elle est au-dessus de mes forces... Je suis à vos pieds ; et il faut que j'y meure ou que je vous doive tout... Je suis une infortunée qui cherche un asile... C'est devant votre oncle et votre frère que je fuis... Votre oncle, que je ne connais pas, et que je n'ai jamais offensé ; votre frère... Ah ! Ce n'est pas de lui que j'attendais mon chagrin !... Que vais-je devenir, si vous m'abandonnez ?... Ils accompliront sur moi leurs desseins... Secourez-moi, sauvez-moi... Sauvez-moi d'eux, sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le déshonneur, et qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, et je

1145

1150

n'ai rien à me reprocher... Je travaillais, j'avais du pain, et je vivais tranquille... Les jours de la douleur sont venus : ce sont les vôtres qui les ont amenés sur moi ; et je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

(Ici la pitié succède à l'agitation dans le coeur de Cécile. Elle se penche sur le dos d'un fauteuil, du côté de Sophie, et celle-ci continue :)

CÉCILE

Qu'elle me peine !... Oh ! Que ceux qui peuvent la tourmenter sont méchants ! 1155

SOPHIE

J'ai une mère qui m'aime... Comment réparerais-je devant elle ?... Mademoiselle, conservez une fille à sa mère, je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore... Quand je la quittai, elle dit : anges du ciel, prenez cette enfant sous votre garde, et conduisez-la. Si vous fermez 1160
votre coeur à la pitié, le ciel n'aura point entendu sa prière ; et elle en mourra de douleur... Tendez la main à celle qu'on opprime, afin qu'elle vous bénisse toute sa vie... Je ne peux rien ; mais il est un être qui peut tout, et devant lequel les oeuvres de la commisération ne sont pas perdues... Mademoiselle ! 1165

CÉCILE S'APPROCHE D'ELLE *(et lui tend les mains)*

Levez-vous...

GERMEUIL *(à Cécile)*

Vos yeux se remplissent de larmes ; son malheur vous a touchée.

CÉCILE *(à Germeuil)*

Qu'avez-vous fait ?

SOPHIE

Dieu soit loué, tous les coeurs ne sont pas endurcis.

CÉCILE

Je connais le mien, je ne voulais ni vous voir, ni vous entendre... Enfant¹¹⁷⁰
aimable et malheureux, comment vous nommez-vous ?

SOPHIE

Sophie.

CÉCILE *(en l'embrassant)*

Sophie, venez.

(Cécile s'avance vers le fond du salon avec Sophie, qu'elle remet à sa femme de chambre.)

GERMEUIL SE JETTE AUX GENOUX DE CÉCILE *(et lui prend une main qu'il baise sans parler)*

Que me demandez-vous encore ? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez ?

1175

GERMEUIL *(en se relevant)*

Imprudent... Qu'allais-je lui dire ? ...

MADemoiselle CLAIRET

J'entends, mademoiselle ; reposez-vous sur moi.

SCÈNE III

Germeuil, Cécile.

CÉCILE *(après un moment de silence, avec chagrin)*

Me voilà, grâce à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asile. Quel mé-
rite y aurait-il à faire le bien, s'il n'y avait aucun inconvénient ? 1180

CÉCILE

Que les hommes sont dangereux ! Pour son bonheur, on ne peut les tenir trop loin... Homme, éloignez-vous de moi... Vous vous en allez, je crois ?

GERMEUIL

Je vous obéis.

1185

CÉCILE

Fort bien. Après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, monsieur, allez.

GERMEUIL

Que je suis malheureux !

CÉCILE

Vous vous plaignez, je crois ?

GERMEUIL

Je ne fais rien qui ne vous déplaie.

1190

CÉCILE

Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon père ? S'il s'aperçoit de mon embarras, et qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le commandeur ?... Et mon frère !... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir lorsqu'il ne retrouvera plus Sophie ?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre... Mais on vient : allez... Restez... Non, retirez-vous... Ciel ! Dans quel état je suis !

1195

SCÈNE IV

Cécile, le Commandeur.

1200

LE COMMANDEUR (à sa manière)

Cécile, te voilà seule ?

CÉCILE (d'une voix altérée)

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR

Je te croyais avec l'ami.

CÉCILE

Qui, l'ami ?

LE COMMANDEUR

Eh ! Germeuil.

1205

CÉCILE

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR

Que te disait-il ? Que lui disais-tu ? Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR

Je ne vous conçois pas ; vous ne pouvez vous accorder un moment : cela me fâche. Il a de l'esprit, des talents, des connaissances, des moeurs dont je fais grand cas ; point de fortune, à la vérité, mais de la naissance. Je l'estime ; et je lui ai conseillé de penser à toi.

1210

CÉCILE

Qu'appellez-vous penser à moi ?

LE COMMANDEUR

Cela s'entend ; tu n'as pas résolu de rester fille, apparemment ?

CÉCILE

Pardonnez-moi, monsieur, c'est mon projet.

1215

LE COMMANDEUR

Cécile, veux-tu que je te parle à coeur ouvert ? Je suis entièrement détaché de ton frère. C'est une âme dure, un esprit intraitable ; et il vient encore tout à l'heure d'en user avec moi d'une manière indigne, et que je

ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut, à présent, courir tant qu'il voudra après la créature dont il s'est entêté ; je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chère nièce... Si tu voulais un peu ton bonheur, celui de ton père et le mien...

CÉCILE

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudrait faire.

CÉCILE

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR

Tu as raison. Eh bien ! Il faudrait te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel tu penses bien que ton père ne consentira pas sans la dernière répugnance. Mais je parlerai, je lèverai les obstacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire. Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne serait pas du choix de mon père ?

LE COMMANDEUR

Il n'est pas riche. Tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frère ne m'est plus rien ; et je vous assurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir. Moi, que je dépouille mon frère !

LE COMMANDEUR

Qu'appelles-tu, dépouiller ? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi ; et elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CÉCILE

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parents sont les maîtres de leur fortune, et s'ils peuvent, sans injustice, la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrais accepter la vôtre sans honte ; et c'en est assez pour moi.

1240

LE COMMANDEUR

Et tu crois que Saint-Albin en ferait autant pour sa soeur !

CÉCILE

Je connais mon frère ; et s'il était ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR

Et que me diriez-vous ?

CÉCILE

Monsieur le commandeur, ne me pressez pas ; je suis vraie.

1245

LE COMMANDEUR

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis ?

CÉCILE

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en province des parents plongés dans l'indigence, que mon père secourt à votre insu, et que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, et dont ils ont un besoin si grand ; que nous ne voulons, ni mon frère, ni moi, d'un bien qu'il faudrait restituer à ceux à qui les lois de la nature et de la société l'ont destiné.

1250

LE COMMANDEUR

Eh bien ! Vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfants, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouerai de la vie ; et je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats. ¹²⁵⁵

CÉCILE

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR

Mademoiselle, votre approbation est de trop ; et je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre âme ; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, et vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit... Et je m'entends. ¹²⁶⁰

SCÈNE V

Cécile, le Commandeur, le Père de famille, Saint-Albin.

(Le père de famille entre le premier. Son fils le suit.)

SAINT-ALBIN *(violent, désolé, éperdu, ici et dans toute la scène)*

Elles n'y sont plus... On ne sait ce qu'elles sont devenues... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR *(à part)*

Bon. Mon ordre est exécuté. ¹²⁶⁵

SAINT-ALBIN

Mon père, écoutez la prière d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne ; votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux ?... Elle n'y est plus... Elles ont disparu... Que ferai-je ?... Quelle sera ma vie ?

1270

LE COMMANDEUR *(à part)*

Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN

Mon père !

(Cela dit, le père de famille se promène lentement, la tête baissée, et l'air chagrin. Saint-Albin s'écrie, en se tournant vers le fond.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déjà dit. Croyez-moi.

SAINT-ALBIN

Sophie, où êtes-vous ? Qu'êtes-vous devenue ? ... Ah ! ...

CÉCILE *(à part)*

Voilà ce que j'avais prévu.

1275

(À son neveu, d'un ton compatissant.)

LE COMMANDEUR *(à part)*

Consommons notre ouvrage. Allons. Saint-Albin.

SAINT-ALBIN

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté...
Je la suivais... Je l'aurais fléchie... Et je l'ai perdue !

LE COMMANDEUR

Saint-Albin.

SAINT-ALBIN

Laissez-moi.

1280

LE COMMANDEUR

J'ai causé ta peine, et j'en suis affligé.

SAINT-ALBIN

Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR

Germeuil me l'avait bien dit. Mais aussi, qui pouvait imaginer que, pour
une fille comme il y en a tant, tu tomberais dans l'état où je te vois ?

SAINT-ALBIN *(avec terreur)*

Que dites-vous de Germeuil ?

1285

LE COMMANDEUR

Je dis... Rien...

SAINT-ALBIN

Tout me manquerait-il en un jour ? Et le malheur qui me poursuit
m'aurait-il encore ôté mon ami ? Monsieur le commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR

Germeuil et moi... Je n'ose te l'avouer... Tu ne nous le pardonneras ja-
mais...

1290

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'avez-vous fait ? Serait-il possible ?... Mon frère, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR

Cécile... Germeuil te l'aura confié ?... Dis pour moi.

SAINT-ALBIN *(au Commandeur)*

Vous me faites mourir. Le Père De Famille, avec sévérité. Cécile, vous
vous troublez.

SAINT-ALBIN

Ma soeur !

1295

LE PÈRE DE FAMILLE *(regardant encore sa fille, avec sévérité)*

Cécile... Mais non, le projet est trop odieux... Ma fille et Germeuil en
sont incapables.

SAINT-ALBIN

Je tremble... Je frémis... Ô ciel ! De quoi suis-je menacé !

(Le père de famille se promène ; il est indigné. Le commandeur hypocrite paraît honteux, et se tait. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le commandeur, et attend avec effroi qu'il s'explique.)

LE PÈRE DE FAMILLE *(avec sévérité)*

Monsieur le commandeur, expliquez-vous, vous dis-je ; et cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

1300

LE PÈRE DE FAMILLE *(au commandeur)*

Avez-vous résolu de garder encore longtemps ce silence cruel ?

(À Saint-Albin :)

LE COMMANDEUR *(à sa nièce)*

Puisque tu te tais, et qu'il faut que je parle... Ta maîtresse...

SAINT-ALBIN

Sophie...

LE COMMANDEUR

Est renfermée.

1305

SAINT-ALBIN

Grand dieu !

LE COMMANDEUR

J'ai obtenu la lettre de cachet... Et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PÈRE DE FAMILLE

Germeuil !

SAINT-ALBIN

Lui !

CÉCILE

Mon frère, il n'en est rien.

1310

(Il se renverse sur un fauteuil avec toutes les marques du désespoir.)

SAINT-ALBIN

Sophie... Et c'est Germeuil !

LE PÈRE DE FAMILLE *(au commandeur)*

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur et de la liberté ? Quels droits avez-vous sur elle ?

LE COMMANDEUR

La maison est honnête.

(Au commandeur :)

(Il se jette entre les bras de son père.)

SAINT-ALBIN

Je la vois... Je vois ses larmes. J'entends ses cris, et je ne meurs pas...

1315

Barbare, appelez votre indigne complice. Venez tous les deux ; par pitié,

arrachez-moi la vie... Sophie !... Mon père, secourez-moi. Sauvez-moi de mon désespoir.

LE PÈRE DE FAMILLE

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN *(entre les bras de son père ; d'un ton plaintif et douloureux)*

Germeuil !... Lui !... Lui ! ...

1320

LE COMMANDEUR

Il n'a fait que ce que tout autre aurait fait à sa place.

SAINT-ALBIN *(toujours sur le sein de son père et du même ton)*

Qui se dit mon ami ! Le perfide !

LE PÈRE DE FAMILLE

Sur qui compter, désormais !

LE COMMANDEUR

Il ne le voulait pas ; mais je lui ai promis ma fortune et ma nièce.

CÉCILE

Mon père, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

1325

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'est-il donc ?

SAINT-ALBIN

Écoutez, et connaissez-le... Ah ! Le traître ! ... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain, abandonné de Sophie...

LE PÈRE DE FAMILLE

Eh bien ?

SAINT-ALBIN

J'allais, dans mon désespoir, m'en saisir et l'emporter au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué... Il vient à moi... Je lui ouvre mon coeur... Je lui confie ma pensée comme à mon ami... Il me blâme... Il me dissuade... Il m'arrête, et c'est pour me trahir, me livrer, me perdre !... Il lui en coûtera la vie.

1330

SCÈNE VI

Le père de famille, le commandeur, Cécile, Saint-Albin, Germeuil.

1335

CÉCILE *(qui la première aperçoit Germeuil, court à lui et lui crie :)*

Germeuil, où allez-vous ?

SAINT-ALBIN S'AVANCE VERS LUI ET LUI CRIE AVEC FUREUR :

Traître, où est-elle ? Rends-la-moi, et te prépare à défendre ta vie.

LE PÈRE DE FAMILLE *(courant après Saint-Albin)*

Mon fils !

(Elle tombe dans un fauteuil.)

CÉCILE

Mon frère... Arrêtez... Je me meurs... Le Commandeur, au père de famille. Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

1340

LE PÈRE DE FAMILLE

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL

Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PÈRE DE FAMILLE *(toujours à Germeuil)*

Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN

Si ma soeur t'est chère ; si tu la voulais, ne valait-il pas mieux ?... Je te l'avais proposé... Mais c'est par une trahison qu'il te convenait de l'obtenir... Homme vil, tu t'es trompé... Tu ne connais ni Cécile, ni mon père, ni ce commandeur qui t'a dégradé, et qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne réponds rien... Tu te tais.

1345

GERMEUIL *(avec froideur et fermeté)*

Je vous écoute, et je vois qu'on ôte ici l'estime en un moment à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendais autre chose.

1350

LE PÈRE DE FAMILLE

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL

Je ne suis ni faux ni perfide.

SAINT-ALBIN

Quelle insolente intrépidité !

LE COMMANDEUR *(à Germeuil)*

Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler. J'ai tout avoué.

1355

GERMEUIL

Monsieur, je vous entends, et je vous reconnais.

LE COMMANDEUR

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune et ma nièce. C'est notre traité, et il tient.

SAINT-ALBIN *(au Commandeur)*

Du moins, grâce à votre méchanceté, je suis le seul époux qui lui reste.

GERMEUIL *(au Commandeur)*

Je n'estime pas assez la fortune, pour en vouloir au prix de l'honneur ;
et votre nièce ne doit pas être la récompense d'une perfidie... Voilà
votre lettre de cachet.

1360

LE COMMANDEUR *(en la reprenant)*

Ma lettre de cachet ! Voyons, voyons.

GERMEUIL

Elle serait en d'autres mains, si j'en avais fait usage.

SAINT-ALBIN

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre !

1365

(Il sort.)

GERMEUIL

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, et à rendre justice à un homme d'honneur. Monsieur le commandeur, je vous salue.

LE PÈRE DE FAMILLE *(avec regret)*

J'ai jugé trop vite. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR *(stupéfait, regarde sa lettre de cachet)*

Ce l'est... Il m'a joué.

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous méritez cette humiliation.

1370

LE COMMANDEUR

Fort bien, encouragez-les à me manquer ; ils n'y sont pas assez disposés.

(Il va pour sortir.)

SAINT-ALBIN

En quelque endroit qu'elle soit, sa bonne doit être revenue... J'irai. Je verrai sa bonne ; je m'accuserai ; j'embrasserai ses genoux ; je pleurerai ; je la toucherai ; et je percerai ce mystère.

CÉCILE *(en le suivant)*

Mon frère !

1375

SAINT-ALBIN *(à Cécile)*

Laissez-moi. Vous avez des intérêts qui ne sont pas les miens.

SCÈNE VII

Le père de famille, le Commandeur.

LE COMMANDEUR

Vous avez entendu ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Oui, mon frère.

LE COMMANDEUR

Savez-vous où il va ?

1380

LE PÈRE DE FAMILLE

Je le sais.

LE COMMANDEUR

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Non.

LE COMMANDEUR

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Je compte beaucoup sur elle. C'est un enfant ; mais c'est un enfant bien ¹³⁸⁵
né ; et dans cette circonstance, elle fera plus que vous et moi.

LE COMMANDEUR

Bien imaginé !

LE PÈRE DE FAMILLE

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose
sur lui.

LE COMMANDEUR

Donc, il n'a qu'à se perdre ? J'enrage. Et vous êtes un père de famille ? ¹³⁹⁰
Vous ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR

Ce qu'il faut faire ? Être le maître chez soi ; se montrer homme d'abord, et père après, s'ils le méritent.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse ?

1395

LE COMMANDEUR

Contre qui ? Belle question ! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance ; qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui-même, et que je chasserais de ma maison. Contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, et que j'enfermerais dans un couvent. Contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule et de honte, et à qui je rendrais la vie si dure, qu'il ne serait pas tenté plus longtemps de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, et la jeune dont il a la tête tournée, il y a beaux jours que j'aurais fait sauter tout cela. C'est par où j'aurais commencé ; et à votre place je rougirais qu'un autre s'en fût avisé le premier... Mais il faudrait de la fermeté ; et nous n'en avons point.

1400

1405

LE PÈRE DE FAMILLE

Je vous entends ; c'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de père, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connaît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, et à qui il faut que mon amitié soit funeste, si elle ne lui devient pas utile ; et cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets ; qu'il sert une créature que peut-être il n'a jamais vue ; ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être

1410

1415

l'instrument de sa perte. J'enfermerai ma fille dans un couvent ; je chargerai sa conduite ou son caractère de soupçons désavantageux ; je flétrirai moi-même sa réputation ; et cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec monsieur le commandeur ; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractère, et qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré. Je me rendrai odieux à mon fils ; j'éteindrai dans son âme les sentiments qu'il me doit ; j'achèverai d'enflammer son caractère impétueux, et de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant ; et cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes et de la vertu ; et que, par un mouvement de jeunesse, qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige. N'avez-vous pas honte de vos conseils ? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfants auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts ; vous exagérez ceux qu'ils ont ; et vous seriez fâché de ne leur en pas trouver !

LE COMMANDEUR

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et ces femmes, contre lesquelles vous obtenez une lettre de cachet ?

LE COMMANDEUR

Il ne vous restait plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PÈRE DE FAMILLE

J'ai tort ; il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frère. Mais cette affaire me touchait d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR

C'est moi qui ai tort, et vous avez toujours raison.

LE PÈRE DE FAMILLE

Non, monsieur le commandeur, vous ne ferez de moi ni un père injuste et cruel, ni un homme ingrat et malfaisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt ; je ne renoncerai point à mes 1440
espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent ; et je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR

Voilà qui est expliqué. Eh bien ! Conservez votre chère fille ; aimez bien 1445
votre cher fils ; laissez en paix les créatures qui le perdent ; cela est trop sage pour qu'on s'y oppose. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui et moi sous un même toit... Il n'y a point de milieu ; il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

1450

LE PÈRE DE FAMILLE

Monsieur le commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR

Je m'en doutais. Vous seriez enchanté que je m'en allasse, n'est-ce pas ? Mais je resterai : oui, je resterai, ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises, et vous en faire honte. Je suis curieux de voir ce que tout ceci deviendra.

1455

ACTE IV

SCÈNE I

(Il entre furieux.)

(Il appelle :)

SAINT-ALBIN *(seul)*

Tout est éclairci ; le traître est démasqué. Malheur à lui ! Malheur à lui !
C'est lui qui a emmené Sophie ; il faut qu'il périsse par mes mains...
Philippe !

SCÈNE II

Saint-Albin, Philippe.

PHILIPPE

Monsieur ?

1460

SAINT-ALBIN *(en donnant une lettre)*

Portez cela.

PHILIPPE

À qui, monsieur ?

(Il aperçoit Philippe, qui est resté.)

SAINT-ALBIN

À Germeuil... Je l'attire hors d'ici ; je lui plonge mon épée dans le sein ; je lui arrache l'aveu de son crime et le secret de sa retraite, et je cours partout où me conduira l'espoir de la retrouver... Tu n'es pas allé, rev-
nu ? 1465

PHILIPPE

Monsieur...

SAINT-ALBIN

Eh bien ?

PHILIPPE

N'y a-t-il rien là dedans, dont monsieur votre père soit fâché ?

SAINT-ALBIN

Marchez.

1470

SCÈNE II

Saint-Albin, Cécile.

(En apercevant sa soeur.)

SAINT-ALBIN

Lui qui me doit tout !... Que j'ai cent fois défendu contre le commandeur !... À qui... Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée ! ...

CÉCILE

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frère, vous m'effrayez.

SAINT-ALBIN

Le perfide ! Le traître !... Elle allait dans la confiance qu'on la menait ici... Il a abusé de votre nom...

1475

CÉCILE

Germeuil est innocent.

SAINT-ALBIN

Il a pu voir leurs larmes ; entendre leurs cris ; les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CÉCILE

Ce n'est point un barbare ; c'est votre ami.

1480

SAINT-ALBIN

Mon ami ! Je le voulais... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort... D'aller, lui et moi, vous et Sophie...

CÉCILE

Qu'entends-je ?... Vous lui auriez proposé ?... Lui, vous, moi votre soeur ? ...

SAINT-ALBIN

Que ne me dit-il pas ! Que ne m'opposa-t-il pas ! Avec quelle fausseté !...

1485

CÉCILE

C'est un homme d'honneur ; oui, Saint-Albin, et c'est en l'accusant que vous achevez de me l'apprendre.

SAINT-ALBIN

Qu'osez-vous dire ?... Tremblez, tremblez... Le défendre, c'est redoubler ma fureur... Éloignez-vous.

1490

CÉCILE

Non, mon frère, vous m'écoutez ; vous verrez Cécile à vos genoux... Germeuil... Rendez-lui justice... Ne le connaissez-vous plus ? Un moment l'a-t-il pu changer ? ... Vous l'accusez ! Vous ! ... Homme injuste !

SAINT-ALBIN

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse !... Je pleure... Tu pleureras bientôt aussi.

1495

CÉCILE *(avec terreur et d'une voix tremblante)*

Vous avez un dessein ?

SAINT-ALBIN

Par pitié pour vous-même, ne m'interrogez pas.

CÉCILE

Vous me haïssez.

SAINT-ALBIN

Je vous plains.

CÉCILE

Vous attendez mon père.

1500

SAINT-ALBIN

Je le fuis ; je fuis toute la terre.

CÉCILE

Je le vois, vous voulez perdre Germeuil... Vous voulez me perdre... Eh bien ! Perdez-nous... Dites à mon père...

SAINT-ALBIN

Je n'ai plus rien à lui dire... Il sait tout.

CÉCILE

Ah ciel !

1505

SCÈNE IV

Saint-Albin, Cécile, le père de famille.

(Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son père ; ensuite il reste immobile.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Tu me fuis, et je ne peux t'abandonner !... Je n'ai plus de fils, et il te reste toujours un père !... Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous ?... Je ne

viens pas vous affliger davantage, et exposer mon autorité à de nouveaux mépris... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin... Nous sommes seuls. Voici ton père, voilà ta soeur ; elle pleure, et mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler... Que ce moment sera doux, si tu veux ! Vous avez perdu celle que vous aimiez, et vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher. 1510

SAINT-ALBIN *(en levant les yeux au ciel avec fureur)*

Ah !

1515

(Saint-Albin s'éloigne ; on voit qu'il voudrait répondre aux sentiments de son père, et qu'il ne le peut pas. Son père se méprend à son action, et dit en le suivant :)

(Saint-Albin s'éloigne encore, et son père le suit en lui criant avec violence :)

(Saint-Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains et cachant sa tête entre ses bras ; et son père continue :)

(Il se renverse dans un fauteuil et dit :)

LE PÈRE DE FAMILLE

Triomphez de vous et de lui ; domptez une passion qui vous dégrade ; montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils. Dieu ! Est-ce ainsi qu'on accueille un père ! Il s'éloigne de moi... Enfant ingrat, enfant dénaturé ! Eh ! Où irez-vous que je ne vous suive ? ... Partout je vous suivrai ; partout je vous redemanderai mon fils... Rends-moi mon fils... Rends-moi mon fils. Il ne me répond rien ; ma voix n'arrive plus jusqu'à son coeur : une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit ; il est devenu stupide et féroce. Ô père malheureux ! Le ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma faiblesse... J'en mourrai... Cruels enfants ! C'est mon souhait... C'est le vôtre... 1520

1525

CÉCILE (*s'approchant de son père en sanglotant*)

Ah !... Ah ! ...

LE PÈRE DE FAMILLE

Consolez-vous... Vous ne verrez pas longtemps mon chagrin... Je me retirerais... J'irai dans quelque endroit ignoré attendre la fin d'une vie qui vous pèse. Cécile, avec douleur et saisissant les mains de son père. Si vous quittez vos enfants, que voulez-vous qu'ils deviennent ?

1530

LE PÈRE DE FAMILLE (*après un moment de silence*)

Cécile, j'avais des vues sur vous... Germeuil... Je disais, en vous regardant tous les deux : voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... Elle relèvera la famille de mon ami.

CÉCILE (*surprise*)

Qu'ai-je entendu ?

SAINT-ALBIN (*se tournant avec fureur*)

Il aurait épousé ma soeur ! Je l'appellerais mon frère ! Lui !

1535

LE PÈRE DE FAMILLE

Tout m'accable à la fois... Il n'y faut plus penser.

SCÈNE V

Cécile, Saint-Albin, le père de famille, Germeuil.

SAINT-ALBIN

Le voilà, le voilà ; sortez, sortez tous.

CÉCILE *(en courant au-devant de Germeuil)*

Germeuil, arrêtez ; n’approchez pas. Arrêtez.

LE PÈRE DE FAMILLE *(en saisissant son fils par le milieu du corps et l’entraînant hors de la salle)*

Saint-Albin... Mon fils...

1540

(Cependant, Germeuil s’avance d’une démarche ferme et tranquille ; Saint-Albin, avant que de sortir, détourne la tête et fait signe à Germeuil.)

(Le père de famille rentre et se rencontre sur le fond de la salle avec le commandeur qui se montre.)

CÉCILE

Suis-je assez malheureuse !

SCÈNE VI

Cécile, Germeuil, le père de famille, le Commandeur.

LE PÈRE DE FAMILLE

Mon frère, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR

C’est-à-dire que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCÈNE VII

Cécile, Germeuil, le Père de famille.

1545

(à Germeuil)

LE PÈRE DE GERMEUIL *(à Germeuil)*

La division et le trouble sont dans ma maison, et c'est vous qui les causez... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous ; vous le voudriez peut-être : mais après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin ; je m'attendais à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt ; il vous le confie : et vous me le laissez ignorer. Le commandeur forme un autre projet odieux ; il vous le confie : et vous me le laissez ignorer.

1550

GERMEUIL

Ils l'avaient exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE

Avez-vous dû le promettre ?... Cependant cette fille disparaît ; et vous êtes convaincu de l'avoir emmenée... Qu'est-elle devenue ?... Que faut-il que j'augure de votre silence ?... Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille ; et je veux qu'elle se retrouve. Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérais trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse ; et je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, et j'apprendrai avec joie que mes enfants sont heureux.

1555

1560

SCÈNE VIII

Cécile, Germeuil.

(Cécile se jette dans un fauteuil, et penche tristement sa tête sur ses mains.)

GERMEUIL

Je vois votre inquiétude ; et j'attends vos reproches.

1565

CÉCILE

Je suis désespérée... Mon frère en veut à votre vie.

GERMEUIL

Son défi ne signifie rien : il se croit offensé, mais je suis innocent et tranquille.

CÉCILE

Pourquoi vous ai-je cru ? Que n'ai-je suivi mon pressentiment ! ... Vous avez entendu mon père.

1570

GERMEUIL

Votre père est un homme juste ; et je n'en crains rien.

CÉCILE

Il vous aimait, il vous estimait.

GERMEUIL

S'il eut ces sentiments, je les recouvrerai.

CÉCILE

Vous auriez fait le bonheur de sa fille... Cécile eût relevé la famille de son ami.

1575

GERMEUIL

Ciel ! Il est possible ?

CÉCILE (*à elle-même*)

Je n'osais lui ouvrir mon coeur... Désolé qu'il était de la passion de mon frère, je craignais d'ajouter à sa peine... Pouvais-je penser que, malgré l'opposition, la haine du commandeur... Ah ! Germeuil ! C'est à vous qu'il me destinait.

1580

GERMEUIL

Et vous m'aimiez !... Ah !... Mais j'ai fait ce que je devais... Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CÉCILE

Qu'est-il encore arrivé ?

GERMEUIL

Cette femme...

1585

CÉCILE

Qui ?

GERMEUIL

Cette bonne de Sophie...

CÉCILE

Eh bien ? Est assise à la porte de la maison ; les gens sont rassemblés autour d'elle ; elle demande à entrer, à parler.

CÉCILE *(se levant avec précipitation, et courant pour sortir)*

Ah dieu ! ... Je cours...

1590

GERMEUIL

Où ?

CÉCILE

Me jeter aux pieds de mon père.

GERMEUIL

Arrêtez, songez...

CÉCILE

Non, monsieur.

GERMEUIL

Écoutez-moi.

1595

CÉCILE

Je n'écoute plus.

GERMEUIL

Cécile... Mademoiselle...

CÉCILE

Que voulez-vous de moi ?

GERMEUIL

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme ; elle n'entrera pas ; et quand on l'introduirait, si on ne la conduit pas au commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent ? ¹⁶⁰⁰

CÉCILE

Non, monsieur, je ne veux pas être exposée davantage. Mon père saura tout ; mon père est bon, il verra mon innocence ; il connaîtra le motif de votre conduite, et j'obtiendrai mon pardon et le vôtre.

GERMEUIL

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un asile ?... Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter ? ¹⁶⁰⁵

CÉCILE

Mon père est bon.

GERMEUIL

Voilà votre frère.

SCÈNE IX

Cécile, Germeuil, Saint-Albin.

(Saint-Albin entre à pas lents ; il a l'air sombre et farouche, la tête basse, les bras croisés et le chapeau renfoncé sur les yeux.)

CÉCILE SE JETTE ENTRE GERMEUIL ET LUI *(et s'écrie :)*

Saint-Albin !... Germeuil !

1610

SAINT-ALBIN *(à Germeuil)*

Je vous croyais seul, monsieur.

CÉCILE

Germeuil, c'est votre ami ; c'est mon frère.

(Il s'assied dans un fauteuil.)

GERMEUIL

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

SAINT-ALBIN *(se jetant dans un autre)*

Sortez ou restez ; je ne vous quitte plus.

CÉCILE *(à Saint-Albin)*

Insensé !... Ingrat !... Qu'avez-vous résolu ?... Vous ne savez pas...

1615

SAINT-ALBIN

Je n'en sais que trop !

CÉCILE

Vous vous trompez.

(S'adressant à Germeuil en portant la main à son épée :)

(Germeuil se lève subitement.)

SAINT-ALBIN *(en se levant)*

Laissez-moi. Laissez-nous... Germeuil...

CÉCILE *(se tournant en face de son frère, lui crie :)*

Ô dieu !... Arrêtez... Apprenez... Sophie...

SAINT-ALBIN

Eh bien, Sophie ?

1620

CÉCILE

Que vais-je lui dire ?

SAINT-ALBIN

Qu'en a-t-il fait ? Parlez, parlez.

CÉCILE

Ce qu'il en a fait ? Il l'a dérobée à vos fureurs... Il l'a dérobée aux poursuites du commandeur... Il l'a conduite ici... Il a fallu la recevoir... Elle est ici, et elle y est malgré moi... Allez, maintenant ; courez lui enfoncer votre épée dans le sein.

1625

(En sanglotant, et en pleurant.)

SAINT-ALBIN

Ô ciel ! Puis-je le croire ! Sophie est ici ! ... Et c'est lui ?... C'est vous ?... Ah, ma soeur ! Ah, mon ami !... Je suis un malheureux. Je suis un insensé.

GERMEUIL

Vous êtes un amant.

1630

SAINT-ALBIN

Cécile, Germeuil, je vous dois tout... Me pardonnerez-vous ? Oui, vous êtes justes ; vous aimez aussi ; vous vous mettez à ma place, et vous me pardonnerez... Mais elle a su mon projet : elle pleure, elle se désespère, elle me méprise, elle me hait... Cécile, voulez-vous vous venger ? Voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts ? Mettez le comble à vos bontés... Que je la voie... Que je la voie un instant... 1635

CÉCILE

Qu'osez-vous me demander ?

SAINT-ALBIN

Ma soeur, il faut que je la voie ; il le faut.

CÉCILE

Y pensez-vous ?

GERMEUIL

Il ne sera raisonnable qu'à ce prix.

1640

SAINT-ALBIN

Cécile !

CÉCILE

Et mon père ? Et le commandeur ?

SAINT-ALBIN

Et que m'importe ?... Il faut que je la voie, Et j'y cours.

GERMEUIL

Arrêtez.

CÉCILE

Germeuil !

1645

GERMEUIL

Mademoiselle, il faut appeler.

(Germeuil sort pour appeler, et rentre avec Mademoiselle Clairet. Cécile s'avance sur le fond.)

CÉCILE

Ô la cruelle vie !

SAINT-ALBIN LUI SAISIT LA MAIN EN PASSANT *(et la baise avec transport. Il se retourne ensuite vers Germeuil, et lui dit en l'embrassant :)*

Je vais la revoir !

CÉCILE *(après avoir parlé bas à Mademoiselle Clairet, continue haut, et d'un ton chagrin :)*

Conduisez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL

Ne perdez pas de vue le commandeur.

1650

(Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, et il dit :)

SAINT-ALBIN

Je vais revoir Sophie ! J'entends ses pas... Elle approche... Je tremble... Je frissonne... Il semble que mon coeur veuille s'échapper de moi, et qu'il craigne d'aller au-devant d'elle. Je n'oserai lever les yeux... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCÈNE X

*Cécile, Germeuil, Saint-Albin, Sophie, Mademoiselle Clairret, dans l'antichambre, à l'entrée de la salle.*¹⁶⁵⁵

SOPHIE *(apercevant Saint-Albin, court, effrayée, se jeter entre les bras de Cécile, et s'écrie :)*

Mademoiselle !

(Cécile tient Sophie entre ses bras, et la serre avec tendresse.)

SAINT-ALBIN *(la suivant)*

Sophie ! Germeuil appelle. Mademoiselle Clairret ? Mademoiselle Clairret, du dedans. J'y suis.

(Sophie s'assied. Cécile et Germeuil se retirent au fond du théâtre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie et Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux et rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui, de son côté, montre du chagrin, et de temps en temps, de l'inquiétude.)

CÉCILE *(à Sophie)*

Ne craignez rien. Rassurez-vous. Asseyez-vous.

1660

SAINT-ALBIN (*à Sophie, qui a les yeux baissés et le maintien sévère*)

C'est vous ; c'est vous. Je vous recouvre... Sophie... Ô ciel, quelle sévérité ! Quel silence ! Sophie, ne me refusez pas un regard... J'ai tant souffert ! ... Dites un mot à cet infortuné. Sophie, sans le regarder. Le méritez-vous ?

SAINT-ALBIN

Demandez-leur.

1665

SOPHIE

Qu'est-ce qu'on m'apprendra ? N'en sais-je pas assez ? Où suis-je ? Que fais-je ici ? Qui est-ce qui m'y a conduit ? Qui m'y retient ?... Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi ?

SAINT-ALBIN

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

1670

SOPHIE

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, monsieur, j'ai des parents aussi.

SAINT-ALBIN

Je les connaîtrai. J'irai ; j'embrasserai leurs genoux ; et c'est d'eux que je vous obtiendrai.

1675

SOPHIE

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur... Monsieur, rendez-moi à mes parents ; rendez-moi à moi-même ; renvoyez-moi.

SAINT-ALBIN

Demandez plutôt ma vie ; elle est à vous.

(À Cécile, à Germeuil, d'un ton désolé et suppliant :)

(Et se retournant vers Saint-Albin :)

(Elle se jette aux pieds de Saint-Albin.)

SOPHIE

Ô Dieu ! Que vais-je devenir ? Monsieur... Mademoiselle... Monsieur, renvoyez-moi... Renvoyez-moi... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà. Saint-Albin tombe aux siens en la relevant et dit : Vous, à mes pieds ! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

1680

SOPHIE *(relevée)*

Vous êtes sans pitié... Oui, vous êtes sans pitié... Vil ravisseur, que t'ai-je fait ? Quel droit as-tu sur moi ?... Je veux m'en aller... Qui est-ce qui osera m'arrêter ? Vous m'aimez ?... Vous m'avez aimée ?... Vous ?

1685

SAINT-ALBIN

Qu'ils le disent.

(En disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil ; elle détourne son visage de Saint-Albin et se met à pleurer.)

SOPHIE

Vous avez résolu ma perte... Oui, vous l'avez résolue, et vous l'achèverez... Ah ! Sergi !

SAINT-ALBIN

Vous détournez vos yeux de moi... Vous pleurez. Ah ! J'ai mérité la mort... Malheureux que je suis ! Qu'ai-je voulu ? Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je osé ? Qu'ai-je fait ? 1690

(Elle se lève.)

SOPHIE *(à elle-même)*

Pauvre Sophie, à quoi le ciel t'a réservée !... La misère m'arrache d'entre les bras d'une mère... J'arrive ici avec un de mes frères... Nous y venions chercher de la commisération ; et nous n'y rencontrons que le mépris et la dureté... Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnaît, on nous repousse... Mon frère me laisse... Je reste seule... Une bonne femme voit ma jeunesse et prend pitié de mon abandon... Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse, conduit cet homme-là sur mes pas et l'attache à ma perte... J'aurai beau pleurer... Ils veulent me perdre, et ils me perdront... Si ce n'est celui-ci, ce sera son oncle... Eh ! Que me veut cet oncle ?... Pourquoi me poursuit-il aussi ?... Est-ce moi qui ai appelé son neveu ?... Le voilà ; qu'il parle, qu'il s'accuse lui-même... Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez. 1695
1700

SAINT-ALBIN

Mon coeur est innocent. Sophie, ayez pitié de moi... Pardonnez-moi.

SOPHIE

Qui s'en serait méfié !... Il paraissait si tendre et si bon !... Je le croyais
doux... 1705

SAINT-ALBIN

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE

Que je vous pardonne !

(Il veut lui prendre la main.)

SAINT-ALBIN

Sophie !

SOPHIE

Retirez-vous ; je ne vous aime plus, je ne vous estime plus. Non. 1710

SAINT-ALBIN

Ô dieu ! Que vais-je devenir !... Ma soeur, Germeuil, parlez ; parlez pour
moi... Sophie, pardonnez-moi.

(Cécile et Germeuil s'approchent.)

SOPHIE

Non.

CÉCILE

Mon enfant.

GERMEUIL

C'est un homme qui vous adore.

1715

SOPHIE

Eh bien ! Qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre son oncle ; qu'il me rende à mes parents : qu'il me renvoie ; et je lui pardonne.

SCÈNE XI

Germueil, Cécile, Saint-Albin, Sophie, Mademoiselle Clairet.

MADemoisELLE CLAIRET (à Cécile)

Mademoiselle, on vient, on vient.

(Cécile remet Sophie entre les mains de Mademoiselle Clairet. Ils sortent tous de la salle par différents côtés.)

GERMEUIL

Sortons tous.

1720

SCÈNE XII

le Commandeur, Madame Hébert, Deschamps.

(Le commandeur entre brusquement. Madame Hébert et Deschamps le suivent.)

MADAME HÉBERT (en montrant Deschamps)

Oui, monsieur, c'est lui ; c'est lui qui accompagnait le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR

Coquin ! À quoi tient-il que je n'envoie chercher un commissaire pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits !

1725

DESCHAMPS

Monsieur, ne me perdez pas ; vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR

Eh bien ! Elle est donc ici ?

(À Deschamps.)

DESCHAMPS

Oui, monsieur. Le Commandeur, à part. Elle est ici, ô commandeur, et tu ne l'as pas deviné ! Et c'est dans l'appartement de ma nièce ?

DESCHAMPS

Oui, monsieur.

1730

LE COMMANDEUR

Et le coquin qui suivait le carrosse, c'est toi ?

DESCHAMPS

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR

Et l'autre, qui était dedans, c'est Germeuil ?

DESCHAMPS

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR

Germeuil ?

1735

MADAME HÉBERT

Il vous l'a déjà dit.

LE COMMANDEUR (*à part*)

Oh ! Pour le coup, je les tiens.

MADAME HÉBERT

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendait les bras, et elle me disait : adieu, ma bonne, je ne vous reverrai plus ; priez pour moi. Monsieur, que je la voie, que je lui parle, que je la console !

1740

(*À part.*)

LE COMMANDEUR

Cela ne se peut... Quelle découverte !

MADAME HÉBERT

Sa mère et son frère me l'ont confiée. Que leur répondrai-je quand ils me la redemanderont ? Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

(*À Madame Hébert.*)

LE COMMANDEUR (*à lui-même*)

Cela se fera, je l'espère. Mais pour le présent, allez, allez vite ; et surtout
ne reparez plus ; si l'on vous aperçoit, je ne réponds de rien. 1745

MADAME HÉBERT

Mais on me la rendra, et je puis y compter ?

LE COMMANDEUR

Oui, oui, comptez et partez. Deschamps, en la voyant sortir. Que maudits soient la vieille, et le portier qui l'a laissée passer ! Le Commandeur, à Deschamps. Et toi, maraud... Va, conduis cette femme chez elle... Et songe que si l'on découvre qu'elle m'a parlé... Ou si elle se remontre ici, je te perds. 1750

SCÈNE XIII

LE COMMANDEUR (*seul*)

La maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma nièce !... Quelle découverte ! Je me doutais bien que les valets étaient mêlés là dedans. On allait, on venait, on se faisait des signes, on se parlait bas ; tantôt on me suivait, tantôt on m'évitait... il y a là une femme de chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre... Voilà donc la cause de tous ces mouvements auxquels je n'entendais rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit... S'ils empêchaient cette vieille d'entrer, ils en avaient de bonnes raisons... Les coquins !... Le hasard m'a conduit là bien à propos... Maintenant, voyons, examinons ce qui nous reste à faire... D'abord, marcher sourdement, et ne point troubler leur sécurité... Et si nous allions droit au bonhomme ?... Non. à quoi cela servirait-il ?... D'Auvilé, il faut montrer ici ce que tu sais... Mais j'ai ma lettre de 1760
1765

cachet !... Ils me l'ont rendue !... La voici... Oui... La voici. Que je suis fortuné !... Pour cette fois elle me servira. Dans un moment, je tombe sur eux. Je me saisis de la créature ; je chasse le coquin qui a tramé tout ceci... Je romps à la fois deux mariages... Ma nièce, ma prude nièce s'en ressouviendra, je l'espère... Et le bonhomme, j'aurai mon tour avec lui...¹⁷⁷⁰ Je me venge du père, du fils, de la fille, de son ami. Ô commandeur !
Quelle journée pour toi !

ACTE V

SCÈNE I

Cécile, Mademoiselle Clairet.

CÉCILE

Je meurs d'inquiétude et de crainte... Deschamp a-t-il reparu ?

MADemoisELLE CLAIRET

Non, mademoiselle.

1775

CÉCILE

Où peut-il être allé ?

MADemoisELLE CLAIRET

Je n'ai pu le savoir.

CÉCILE

Que s'est-il passé ?

MADemoisELLE CLAIRET

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement et de bruit. Je ne sais combien ils étaient ; ils allaient et venaient. Tout à coup, le mouvement et le

1780

bruit ont cessé. Alors, je me suis avancée sur la pointe des pieds, et j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenait que des mots sans suite. J'ai seulement entendu m le commandeur qui criait d'un ton menaçant : un commissaire.

CÉCILE

Quelqu'un l'aurait-il aperçue ?

1785

MADemoiselle CLAIRET

Non, mademoiselle.

CÉCILE

Deschamps aurait-il parlé ?

MADemoiselle CLAIRET

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CÉCILE

Et mon oncle ? Je l'ai vu. Il gesticulait ; il se parlait à lui-même ; il avait tous les signes de cette gaieté méchante, que vous lui connaissez.

1790

CÉCILE

Où est-il ?

MADemoiselle CLAIRET

Il est sorti seul, et à pied.

CÉCILE

Allez... Courez... Attendez le retour de mon oncle... Ne le perdez pas de vue... Il faut trouver Deschamps... Il faut savoir ce qu'il a dit. Sitôt que Germeuil sera rentré, dites-lui que je suis ici.

1795

(Mademoiselle Clairét sort ; Cécile la rappelle, et lui dit :)

SCÈNE II

Cécile, Saint-Albin.

(Saint-Albin entre, et Cécile allant à lui :)

CÉCILE

Où en suis-je réduite !... Ah ! Germeuil !... Le trouble me suit... Tout semble me menacer... Tout m'effraye... Mon frère, Deschamps a disparu. On ne sait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le commandeur est sorti en secret, et seul... Il se forme un orage. Je le vois ; je le sens ; je ne
veux pas l'attendre.

1800

SAINT-ALBIN

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous ?

CÉCILE

J'ai mal fait... J'ai mal fait... Cette enfant ne veut plus rester ; il faut la laisser aller. Mon père a vu mes alarmes. Plongé dans la peine et délaissé par ses enfants, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de
quelque action indiscrete leur fait éviter sa présence et négliger sa dou-
leur ?... Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit ;
Germeuil, qu'il avait résolu... Mon frère, vous êtes généreux ; n'exposez

1805

pas plus longtemps votre ami, votre soeur, la tranquillité et les jours de mon père.

1810

SAINT-ALBIN

Non, il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CÉCILE

Si cette femme avait pénétré !... Si le commandeur savait !... Je n'y pense pas sans frémir... Avec quelle vraisemblance et quel avantage il nous attaquerait ! Quelles couleurs il pourrait donner à notre conduite ! Et cela, dans un moment où l'âme de mon père est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

1815

SAINT-ALBIN

Où est Germeuil ?

CÉCILE

Il craint pour vous ; il craint pour moi : il est allé chez cette femme...

SCÈNE III

Cécile, Saint-Albin, Mademoiselle Clairet.

MADemoiselle CLAIRET SE MONTRE SUR LE FOND ET LEUR CRIE :

Le commandeur est rentré.

1820

SCÈNE I

. Cécile, Saint-Albin, Germeuil.

GERMEUIL

Le commandeur sait tout.

(avec effroi)

CÉCILE ET SAINT-ALBIN (avec effroi)

Le commandeur sait tout !

GERMEUIL

Cette femme a pénétré ; elle a reconnu Deschamps. Les menaces du commandeur ont intimidé celui-ci, et il a tout dit.

1825

CÉCILE

Ah ciel !

SAINT-ALBIN

Que vais-je devenir ?

CÉCILE

Que dira mon père ?

GERMEUIL

Le temps presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés et prêts à le recevoir.

1830

CÉCILE

Ah ! Germeuil, qu'avez-vous fait !

GERMEUIL

Ne suis-je pas assez malheureux ?

SCÈNE V

Cécile, Saint-Albin, Germeuil, Mademoiselle Clairét.

**MADemoiselle CLAIRET SE MONTRE SUR LE FOND
ET LEUR CRIE :**

Voici le commandeur !

1835

GERMEUIL

Il faut nous retirer.

CÉCILE

Non, j'attendrai mon père.

SAINT-ALBIN

Ciel, qu'allez-vous faire !

GERMEUIL

Allons, mon ami.

SAINT-ALBIN

Allons sauver Sophie. Vous me laissez !

1840

SCÈNE VI

(Elle va ; elle vient ; elle dit :)

(Elle se tourne vers le fond de la salle et crie :)

(Le commandeur entre ; Cécile se lève et le salue, les yeux baissés.)

CÉCILE *(seule)*

Je ne sais que devenir... Germeuil... Saint-Albin... Ô mon père, que vous répondrai-je !... Que dirai-je à mon oncle ?... Mais le voici... Asseyons-nous... Prenons mon ouvrage... Cela me dispensera du moins de le regarder.

SCÈNE VII

Cécile, le commandeur.

1845

LE COMMANDEUR SE RETOURNE *(regarde vers le fond et dit :)*

Ma nièce, tu as là une femme de chambre bien alerte... On ne saurait faire un pas sans la rencontrer... Mais te voilà, toi, bien rêveuse et bien délaissée... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici. Cécile, en bégayant. Oui... Je crois... Que... Ah ! Le Commandeur, appuyé sur sa canne et debout devant elle. La voix et les mains te tremblent... C'est une cruelle chose que le trouble... Ton frère me paraît un peu remis... Voilà comme ils sont tous. D'abord, c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pis, ce n'est plus cela... Je me trompe fort, ou il n'en serait pas de même de toi. Si ton coeur se prend une fois, cela durera.

1850

1855

CÉCILE (*parlant à son ouvrage*)

Encore !

LE COMMANDEUR (*ironiquement*)

Ton ouvrage va mal.

CÉCILE (*tristement*)

Cécile, tristement. Fort mal.

LE COMMANDEUR

Comment Germeuil et ton frère sont-ils maintenant ? Assez bien, ce me semble ?... Cela s'est apparemment éclairci... Tout s'éclaircit à la fin... Et puis on est si honteux de s'être mal conduit !... Tu ne sais pas cela, toi, qui as toujours été si réservée, si circonspecte.

(Elle se lève.)

CÉCILE (*à part*)

Je n'y tiens plus. J'entends, je crois, mon père.

LE COMMANDEUR

Non, tu n'entends rien... C'est un étrange homme, que ton père ; toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder et de ne rien voir... Mais, revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte, au moins.

CÉCILE

Mon oncle...

(Cécile se lève encore.)

LE COMMANDEUR

Ni toi non plus, n'est-ce pas ?... Je lui découvre tous les jours quelque qualité ; et je ne l'ai jamais si bien connu... C'est un garçon surprenant... Mais tu es bien pressée ?

1870

CÉCILE

Il est vrai.

LE COMMANDEUR

Qu'as-tu qui t'appelle ?

CÉCILE

J'attendais mon père. Il tarde à venir, et j'en suis inquiète.

1875

SCÈNE VIII

(Il se retourne ; et apercevant le père de famille qui vient, il lui dit :)

LE COMMANDEUR *(seul)*

Inquiète ; je te conseille de l'être. Tu ne sais pas ce qui t'attend... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer ; il faudra se séparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent seulement... Mais j'ai fait une bévue. Le nom de cette Clairét eût été fort bien sur ma lettre de cachet, et il n'en aurait pas coûté davantage... Mais le bonhomme ne vient point...
Je n'ai plus rien à faire, et je commence à m'ennuyer... Arrivez donc, bonhomme ; arrivez donc.

1880

SCÈNE IX

Le commandeur, le père de famille.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et qu'avez-vous de si pressé à me dire ?

(Il s'avance doucement vers le fond de la salle, et dit à la femme de chambre qu'il surprend au guet :)

LE COMMANDEUR

Vous l'allez savoir... Mais attendez un moment. Mademoiselle, approchez. Ne vous gênez pas. Vous entendrez mieux.

1885

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'est-ce qu'il y a ? À qui parlez-vous ?

LE COMMANDEUR

Je parle à la femme de chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PÈRE DE FAMILLE

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous et mes enfants. Vous les avez éloignés de moi, et vous les avez mis en société avec leurs gens.

1890

LE COMMANDEUR

Non, mon frère, ce n'est pas moi qui les ai éloignés de vous ; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, pour parler comme vous, en société avec leurs gens, c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite. Entendez-vous, mon frère ?... Vous ne savez pas ce qui se passe autour

1895

de vous. Tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile, le désordre s'est établi dans votre maison. Il a gagné de toute part, et les valets, et les enfants, et leurs entours... Il n'y eut jamais ici de subordination ; il n'y a plus ni décence, ni moeurs. 1900

LE PÈRE DE FAMILLE

Ni moeurs !

LE COMMANDEUR

Ni moeurs.

LE PÈRE DE FAMILLE

Monsieur le commandeur, expliquez-vous... Mais non, Épargnez-moi...

LE COMMANDEUR

Ce n'est pas mon dessein. 1905

LE PÈRE DE FAMILLE

J'ai de la peine, tout ce que j'en peux porter.

LE COMMANDEUR

Du caractère faible dont vous êtes, je n'espère pas que vous en conceviez le ressentiment vif et profond qui conviendrait à un père. N'importe ; j'aurai fait ce que j'ai dû ; et les suites en retomberont sur vous seul. 1910

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc qu'ils ont fait ?

LE COMMANDEUR

Ce qu'ils ont fait ? De belles choses. Écoutez, écoutez.

LE PÈRE DE FAMILLE

J'attends.

LE COMMANDEUR

Cette petite fille, dont vous êtes si fort en peine...

LE PÈRE DE FAMILLE

Eh bien ?

1915

LE COMMANDEUR

Où croyez-vous qu'elle soit ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Je ne sais.

LE COMMANDEUR

Vous ne savez ?... Sachez donc qu'elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE

Chez moi !

LE COMMANDEUR

Chez vous. Oui, chez vous... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite ?

1920

LE PÈRE DE FAMILLE

Germeuil ?

LE COMMANDEUR

Et celle qui l'a reçue ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Mon frère, arrêtez... Cécile... Ma fille...

LE COMMANDEUR

Oui, Cécile ; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frère. Cela est honnête, qu'en pensez-vous ?

1925

LE PÈRE DE FAMILLE

Ah !

LE COMMANDEUR

Ce Germeuil reconnaît d'une étrange manière les obligations qu'il vous a.

LE PÈRE DE FAMILLE

Ah ! Cécile, Cécile ! Où sont les principes que vous a inspirés votre mère ?

1930

LE COMMANDEUR

La maîtresse de votre fils, chez vous, dans l'appartement de votre fille !
Jugez, jugez.

LE PÈRE DE FAMILLE

Ah, Germeuil !... Ah, mon fils ! Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR

Si vous l'êtes, c'est par votre faute. Rendez-vous justice.

LE PÈRE DE FAMILLE

Je perds tout en un moment ; mon fils, ma fille, un ami.

1935

LE COMMANDEUR

C'est votre faute.

LE PÈRE DE FAMILLE

Il ne me reste qu'un frère cruel, qui se plaît à aggraver sur moi la douleur... Homme cruel, éloignez-vous. Faites-moi venir mes enfants ; je veux voir mes enfants.

LE COMMANDEUR

Vos enfants ? Vos enfants ont bien mieux à faire que d'écouter vos lamentations. La maîtresse de votre fils... à côté de lui... dans l'appartement de votre fille... Croyez-vous qu'ils s'ennuient ?

1940

LE PÈRE DE FAMILLE

Frère barbare, arrêtez... Mais non, achevez de m'assassiner.

LE COMMANDEUR

Puisque vous n'avez pas voulu que je prévinsse votre peine, il faut que vous en buviez toute l'amertume.

1945

LE PÈRE DE FAMILLE

Ô mes espérances perdues !

LE COMMANDEUR

Vous avez laissé croître leurs défauts avec eux ; et s'il arrivait qu'on vous les montrât, vous avez détourné la vue. Vous leur avez appris vous-même à mépriser votre autorité : ils ont tout osé, parce qu'ils le pouvaient impunément.

1950

LE PÈRE DE FAMILLE

Quel sera le reste de ma vie ? Qui adoucira les peines de mes dernières années ? Qui me consolera ?

LE COMMANDEUR

Quand je vous disais : « Veillez sur votre fille ; votre fils se dérange ; vous avez chez vous un coquin ! » J'étais un homme dur, méchant, importun.

1955

LE PÈRE DE FAMILLE

J'en mourrai, j'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi !... Ah !... Ah !...

(Il pleure.)

LE COMMANDEUR

Vous avez négligé mes conseils ; vous en avez ri. Pleurez, pleurez maintenant.

LE PÈRE DE FAMILLE

J'aurai eu des enfants, j'aurai vécu malheureux, et je mourrai seul !...
Que m'aura-t-il servi d'avoir été père ? Ah !...

1960

LE COMMANDEUR

Pleurez.

LE PÈRE DE FAMILLE

Homme cruel ! Épargnez-moi. À chaque mot qui sort de votre bouche, je sens une secousse qui tire mon âme et qui la déchire... Mais non, mes enfants ne sont pas tombés dans les égarements que vous leur reprochez. Ils sont innocents ; je ne croirai point qu'ils se soient avilis, qu'ils m'aient oublié jusque-là... Saint-Albin !... Cécile !... Germeuil !... Où sont-ils ?... S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux... J'ai voulu les quitter... Moi, les quitter !... Qu'ils viennent... Qu'ils viennent tous se jeter à mes pieds.

1965

1970

LE COMMANDEUR

Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Qu'ils viennent... Qu'ils s'accusent... Qu'ils se repentent...

LE COMMANDEUR

Non ; je voudrais qu'ils fussent cachés quelque part, et qu'ils vous entendissent.

LE PÈRE DE FAMILLE

Et qu'entendraient-ils, qu'ils ne sachent ?

1975

LE COMMANDEUR

Et dont ils n'abusent.

LE PÈRE DE FAMILLE

Il faut que je les voie et que je leur pardonne, ou que je les haïsse...

LE COMMANDEUR

Eh bien ! Voyez-les ; pardonnez-leur. Aimez-les, et qu'ils soient à jamais votre tourment et votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux ni de vous.

1980

SCÈNE X

Le commandeur, le père de famille, Madame Hébert, Monsieur Le Bon, Deschamps.

(À Deschamps.)

LE COMMANDEUR *(apercevant Madame Hébert)*

Femme maudite ! Et toi, coquin, que fais-tu ici ?

MADAME HÉBERT *(MONSIEUR LE BON et DESCHAMPS, au commandeur)*

Monsieur !

LE COMMANDEUR *(à Madame Hébert)*

Que venez-vous chercher ? Retournez-vous-en. Je sais ce que je vous ai promis, et je vous tiendrai parole.

1985

MADAME HÉBERT

Monsieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

LE COMMANDEUR

Allez, vous dis-je.

MONSIEUR LE BON

Monsieur, monsieur, écoutez-la.

MADAME HÉBERT

Ma Sophie... Mon enfant... N'est pas ce qu'on pense... Monsieur Le Bon... Parlez... Je ne puis.

1990

LE COMMANDEUR *(à Monsieur Le Bon)*

Est-ce que vous ne connaissez pas ces femmes-là, et les contes qu'elles savent faire ?... Monsieur Le Bon, à votre âge vous donnez là dedans ?

MADAME HÉBERT *(au père de famille)*

Monsieur, elle est chez vous.

LE PÈRE DE FAMILLE *(à part et douloureusement)*

Il est donc vrai !

1995

MADAME HÉBERT

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la fasse venir.

(ici on entend, au dedans, du bruit, du tumulte, et des cris confus.)

LE COMMANDEUR

Ce sera quelque parente de ce Germeuil, qui n'aura pas de souliers à mettre à ses pieds.

LE PÈRE DE FAMILLE

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR

Ce n'est rien.

2000

CÉCILE *(au dedans)*

Philippe, Philippe, appelez mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE

C'est la voix de ma fille.

MADAME HÉBERT *(au père de famille)*

Monsieur, faites venir mon enfant.

SAINT-ALBIN *(au dedans)*

N'approchez pas ! Sur votre vie, n'approchez pas.

MADAME HÉBERT ET MONSIEUR LE BON *(au père de famille)*

Madame Hébert et Monsieur Le Bon, au père de famille. Monsieur, accourez.

2005

LE COMMANDEUR *(au père de famille)*

Ce n'est rien, vous dis-je.

SCÈNE XI

Le Commandeur, le père de famille, Madame Hébert, Monsieur Le Bon, Des-champs, Mademoiselle Clairet.

MADAMOISELLE CLAIRET (*effrayée, au père de famille*)

Des épées, un exempt, des gardes ! Monsieur, accourez, si vous ne vou-
lez pas qu'il arrive malheur. 2010

SCÈNE XII

Le père de famille, le commandeur, Madame Hébert, Monsieur Le Bon, Des-champs, Mademoiselle Clairet, Cécile, Sophie, Saint-Albin, Germeuil, un exempt, Philippe, des domestiques, toute la maison.

(Cécile, Sophie, l'exempt, Saint-Albin, Germeuil et Philippe entrent en tumulte ; Saint-Albin a l'épée tirée, et Germeuil le retient.)

CÉCILE ENTRE EN CRIANT :

Mon père !

2015

SOPHIE (*en courant vers le père de famille, et en criant :*)

Monsieur !

LE COMMANDEUR (*à l'exempt, en criant :*)

Monsieur l'exempt, faites votre devoir.

SOPHIE ET MADAME HÉBERT (*en s'adressant au père de famille, et la première, en se jetant à ses genoux*)

Monsieur !

SAINT-ALBIN *(toujours retenu par Germeuil)*

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE COMMANDEUR *(à l'exempt)*

Faites votre devoir.

2020

LE PÈRE DE FAMILLE *(SAINT-ALBIN, MADAME HÉBERT, MONSIEUR LE BON, à l'exempt)*

Arrêtez !

MADAME HÉBERT ET MONSIEUR LE BON *(au commandeur, en tournant de son côté Sophie, qui est toujours à genoux)*

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR *(sans la regarder)*

De par le roi, monsieur l'exempt, faites votre devoir.

SAINT-ALBIN *(en criant)*

Arrêtez !

(en criant au commandeur, et en même temps que Saint-Albin)

MADAME HÉBERT ET MONSIEUR LE BON *(en criant au commandeur, et en même temps que Saint-Albin)*

Regardez-la.

2025

SOPHIE *(en s'adressant au commandeur)*

Monsieur !

LE COMMANDEUR SE RETOURNE *(la regarde, et s'écrie, stupéfait :)*

Ah !

MADAME HÉBERT ET MONSIEUR LE BON

Oui, monsieur, c'est elle. C'est votre nièce.

SAINT-ALBIN *(CÉCILE, GERMEUIL, MADEMOISELLE CLAIRET)*

Sophie, la nièce du commandeur.

SOPHIE *(toujours à genoux, au commandeur)*

Mon cher oncle.

2030

LE COMMANDEUR *(brusquement)*

Que faites-vous ici ?

SOPHIE *(tremblante)*

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR

Que ne restiez-vous dans votre province ? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE

Mon cher oncle, je m'en irai ; je m'en retournerai ; ne me perdez pas.

2035

LE PÈRE DE FAMILLE

Venez, mon enfant, levez-vous.

MADAME HÉBERT

Ah, Sophie !

SOPHIE

Ah, ma bonne !

MADAME HÉBERT

Je vous embrasse.

SOPHIE *(en même temps)*

Je vous revois.

2040

CÉCILE *(en se jetant aux pieds de son père)*

Mon père, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable ; elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter...

LE PÈRE DE FAMILLE *(d'un air un peu sévère, mais touché)*

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CÉCILE

Mon père !

2045

LE PÈRE DE FAMILLE *(avec tendresse)*

Levez-vous.

SAINT-ALBIN

Mon père, vous pleurez.

LE PÈRE DE FAMILLE

C'est sur vous, c'est sur votre soeur. Mes enfants, pourquoi m'avez-vous négligé ? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

(Cependant le commandeur paraît confondu.)

(en lui baisant les mains)

SAINT-ALBIN ET CÉCILE *(en lui baisant les mains)*

Ah, mon père !

2050

LE PÈRE DE FAMILLE *(après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, et dit au commandeur :)*

Monsieur le commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT

Est-ce que monsieur n'est pas le maître de la maison ?

(L'exempt sort.)

LE PÈRE DE FAMILLE *(à l'exempt)*

C'est ce que vous auriez dû savoir avant que d'y entrer. Allez, monsieur, je réponds de tout.

SAINT-ALBIN

Mon père !

2055

LE PÈRE DE FAMILLE *(avec tendresse)*

Je t'entends.

SAINT-ALBIN *(en présentant Sophie au Commandeur)*

Mon oncle !

SOPHIE *(au Commandeur qui se détourne d'elle)*

Ne repoussez pas l'enfant de votre frère.

LE COMMANDEUR *(sans la regarder)*

Oui, d'un homme sans arrangement, sans conduite, qui avait plus que moi, qui a tout dissipé, et qui vous a réduits dans l'état où vous êtes.

2060

SOPHIE

Je me souviens, lorsque j'étais enfant : alors vous daigniez me caresser. Vous disiez que je vous étais chère. Si je vous afflige aujourd'hui, je m'en irai, je m'en retournerai. J'irai retrouver ma mère, ma pauvre mère, qui avait mis toutes ses espérances en vous...

SAINT-ALBIN

Mon oncle !

2065

LE COMMANDEUR

Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre.

LE PÈRE DE FAMILLE *(SAINT-ALBIN, MONSIEUR LE BON, en s'assemblant autour de lui)*

Mon frère... monsieur le Commandeur... mon oncle.

LE PÈRE DE FAMILLE

C'est votre nièce.

LE COMMANDEUR

Qu'est-elle venue faire ici ?

LE PÈRE DE FAMILLE

C'est votre sang.

2070

LE COMMANDEUR

J'en suis assez fâché.

LE PÈRE DE FAMILLE

Ils portent votre nom.

LE COMMANDEUR

C'est ce qui me désole.

LE PÈRE DE FAMILLE *(en montrant Sophie)*

Voyez-la. Où sont les parents qui n'en fussent vains ?

LE COMMANDEUR

Elle n'a rien : je vous en avertis.

2075

SAINT-ALBIN

Elle a tout !

LE PÈRE DE FAMILLE

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR *(au père de famille)*

Vous la voulez pour votre fille ?

LE PÈRE DE FAMILLE

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR *(à Saint-Albin)*

Tu la veux pour ta femme ?

2080

SAINT-ALBIN

Si je la veux !

(Au père de famille.)

LE COMMANDEUR

Aie-la, j'y consens : aussi bien je n'y consentirais pas, qu'il n'en serait ni plus ni moins... Mais c'est à une condition.

SAINT-ALBIN *(à Sophie)*

Ah ! Sophie ! Nous ne serons plus séparés.

LE PÈRE DE FAMILLE

Mon frère, grâce entière. Point de condition.

2085

LE COMMANDEUR

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille et de cet homme-là.

(Germeuil s'en va tristement, et Cécile le regarde aller.)

SAINT-ALBIN

Justice ! Et de quoi ? Qu'ont-ils fait ? Mon père, c'est à vous-même que j'en appelle. Cécile pense et sent. Elle a l'âme délicate ; elle se dira ce qu'elle a dû me paraître pendant un instant. Je n'ajouterai rien à son propre reproche. Germeuil... Je vous pardonne... Mon estime et mon amitié vous seront conservées ; mes bienfaits vous suivront partout ; mais...

2090

LE COMMANDEUR

Encore passe.

(Elle sort.)

MADemoiselle CLAIRET

Mon tour va venir. Allons préparer nos paquets.

(Il amène sa soeur aux pieds de son père, et s'y jette avec elle.)

SAINT-ALBIN *(à son père)*

Mon père, écoutez-moi... Germeuil, demeurez... C'est lui qui vous a conservé votre fils... Sans lui, vous n'en auriez plus. Qu'allais-je devenir ?... C'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma soeur qui l'ont sauvée... Ils n'avaient qu'un instant... Elle n'avait qu'un asile... Ils l'ont dérobée à ma violence... Les punirez-vous de ma faute ?... Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des pères.

2095

2100

LE PÈRE DE FAMILLE

Ma fille, je vous ai pardonné ; que me demandez-vous ?

(Il court à Germeuil, il appelle Sophie :)

SAINT-ALBIN

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien et le vôtre. Cécile... Germeuil... Ils s'aiment, ils s'adorent... Mon père, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie. Germeuil, Sophie... Venez, venez... Allons tous nous jeter aux pieds de mon père. 2105

SOPHIE *(se jetant aux pieds du père de famille, dont elle ne quitte guère les mains le reste de la scène)*

Monsieur !

LE PÈRE DE FAMILLE *(se penchant sur eux, et les relevant)*

Mes enfants... Mes enfants ! ... Cécile, vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR

Et ne vous en ai-je pas averti ?

CÉCILE

Mon père, pardonnez-moi.

2110

LE PÈRE DE FAMILLE

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes enfants ! Vous ne connaissez pas votre père... Germeuil, approchez. Vos réserves m'ont affligé ; mais je vous ai regardé de tout temps comme mon second fils. Je vous avais destiné ma fille. Qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes.

LE COMMANDEUR

Fort bien. Voilà le comble ! J'ai vu arriver de loin cette extravagance ;
mais il était dit qu'elle se ferait malgré moi ; et dieu merci, la voilà faite.
Soyons tous bien joyeux, nous ne nous reverrons plus.

2115

LE PÈRE DE FAMILLE

Vous vous trompez, monsieur le commandeur.

SAINT-ALBIN

Mon oncle !

(Il sort.)

LE COMMANDEUR

Retire-toi. Je voue à ta soeur la haine la mieux conditionnée ; et toi, tu
aurais cent enfants, que je n'en nommerais pas un. Adieu.

2120

LE PÈRE DE FAMILLE

Allons, mes enfants. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les
peines qu'il a causées.

SAINT-ALBIN

Mon père, ma soeur, mon ami, je vous ai tous affligés. Mais voyez-la, et
accusez-moi, si vous pouvez.

2125

(À Sophie.)

LE PÈRE DE FAMILLE

Allons, mes enfants ; Monsieur Le Bon, amenez mes pupilles. Madame Hébert, j'aurai soin de vous. Soyons tous heureux. Ma fille, votre bonheur sera désormais l'occupation la plus douce de mon fils. Apprenez-lui, à votre tour, à calmer les emportements d'un caractère trop violent. Qu'il sache qu'on ne peut être heureux, quand on abandonne son sort à ses passions. Que votre soumission, votre douceur, votre patience, toutes les vertus que vous nous avez montrées en ce jour, soient à jamais le modèle de sa conduite et l'objet de sa plus tendre estime... ²¹³⁰

SAINT-ALBIN *(avec vivacité)*

Ah ! Oui, mon papa.

(Ici Cécile baise la main de son père.)

(Il unit ses quatre enfants, et il dit :)

(Il étend ses mains sur eux, et ils s'inclinent pour recevoir sa bénédiction.)

(En sortant de la salle, le père de famille conduit ses deux filles ; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil ; Monsieur Le Bon donne la main à Madame Hébert ; le reste suit, en confusion ; et tous marquent le transport de la joie.)

LE PÈRE DE FAMILLE *(à Germeuil)*

Mon fils, mon cher fils ! Qu'il me tardait de vous appeler de ce nom. Vous ferez des jours heureux à ma fille. J'espère que vous n'en passerez avec elle aucun qui ne le soit... Je ferai, si je puis, le bonheur de tous... Sophie, il faut appeler ici votre mère, vos frères. Mes enfants, vous allez faire, au pied des autels, le serment de vous aimer toujours. Vous ne sauriez en avoir trop de témoins. Approchez, mes enfants... Venez, Germeuil, venez, Sophie. Une belle femme, un homme de bien, sont les ²¹³⁵ ²¹⁴⁰

deux êtres les plus touchants de la nature. Donnez deux fois, en un même jour, ce spectacle aux hommes... Mes enfants, que le ciel vous bénisse, comme je vous bénis ! Le jour qui vous unira, sera le jour le plus solennel de votre vie. Puisse-t-il être aussi le plus fortuné !... Allons, mes enfants... Oh ! Qu'il est cruel... Qu'il est doux d'être père !

2145